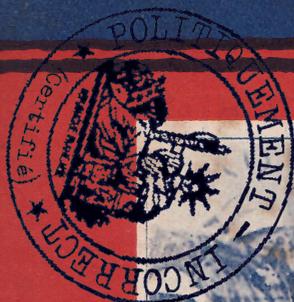


CH. LUCIETO

Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Le maréchal von Mackenzen prononçant un discours gallophobe devant les fils et la bru du kaiser

Chaque fascicule contient un récit complet

LES MYSTÈRES DE LA SAINTE-VEHME

N° 7



Mai 1929

ÉDITIONS LA VIGIE THE SAVOISIEN
136, Boul^d S^t Germain - PARIS (VI^e)



Gustav Stresemann
(né le 10 mai 1878
à Berlin et mort le
3 octobre 1929 à
Berlin).

Homme politique allemand, fondateur et dirigeant du Deutsche Volkspartei, chancelier en 1923 et ministre des Affaires étrangères de 1923 à sa mort. Figure incontournable de la République de Weimar, Gustav Stresemann a permis à l'Allemagne de retrouver un poids diplomatique et économique perdu après la Première Guerre mondiale en mettant en œuvre une politique pragmatique.

Peu avant sa mort, Stresemann avait dit au diplomate Albert Bruce Lockhart : *« Si les Alliés étaient venus me voir une seule fois, j'aurais eu le peuple derrière moi, oui, encore aujourd'hui je pourrais le faire. Mais ils ne m'ont rien donné et les plus petites concessions qu'ils ont faites sont toujours venues trop tard. Ainsi, il ne nous reste rien d'autre que la violence brute. L'avenir est entre les mains de la nouvelle génération et celle-ci, la jeunesse allemande, que nous aurions pu rallier à nous pour la paix et la reconstruction, nous l'avons perdue. C'est cela ma tragédie et votre crime, à vous les Alliés ».*

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

LES MYSTÈRES DE LA SAINTE-VEHME

I

Où James Nobody arrête l'espion allemand Karl Staubing.

Dans le fascicule qui précède et qui a pour titre : « *Les Compagnons du Désespoir* », nous avons vu que James Nobody, en lutte contre la Sainte-Vehme, avait réussi à repérer et à arrêter, grâce aux révélations que lui fit la Danoise Frida Stenauer, le redoutable espion allemand qu'était Karl Staubing.

La chose vaut d'autant plus d'être contée que, jamais, le grand détective ne manœuvra avec autant d'habileté qu'en l'occurrence.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que Karl Staubing s'était juré de s'emparer, coûte que coûte, de James Nobody.

Or, c'est lui qui fut pris...

Voici comment :

Quand Frida Stenauer l'eut quitté, James Nobody, qu'avaient quelque peu éberlué ses déclarations relatives à Karl Staubing, se demanda, non sans perplexité, si la jeune femme n'était pas un « agent double », c'est-à-dire si elle ne « travaillait » pas simultanément pour son compte personnel à lui et pour le compte du policier allemand.

Mais, Frida Stenauer lui avait rendu de tels services depuis son arrivée à Cologne, elle lui avait

donné tant de preuves de dévouement, qu'il se refusa à la considérer comme telle.

D'ailleurs, il avait soigneusement « épluché » son passé, et il avait acquis la preuve que tout ce qu'elle lui avait révélé concernant sa famille et l'origine danoise de celle-ci, était l'expression même de la vérité.

Et puis, sa condamnation ne plaiderait-elle pas en sa faveur ? Pourquoi les Allemands se seraient-ils passés de ses services, si elle ne les avait point trahis ?

Comment, d'autre part, Frida Stenauer aurait-elle déjà pu oublier son long séjour en prison et les cruels sévices qu'elle y avait subis ?

Et, en tout état de cause, ne lui avait-elle pas spontanément avoué qu'elle était entrée en rapport avec Karl Staubing, le prévenant même que ce dernier avait formé le projet de s'emparer de lui ?

Était-ce là le fait d'une espionne à gages ? Poser la question, c'était la résoudre.

Aussi, sans plus s'occuper de Frida Stenauer que ce dernier geste innocentait à ses yeux, se mit-il à préparer l'expédition qu'il projetait pour le soir.

Pensant à Karl Staubing, il murmura :

— Nous verrons bien quel sera celui d'entre nous qui s'emparera de l'autre...

Appelant ses deux secrétaires, Bob Harvey et Harry Smith, il demanda à l'un de taper en cinq exemplaires le document que venait de lui re-

mettre Frida Stenauer, et il chargea l'autre d'aller lui retenir une table au *Kaiser-Hoff*.

— A quel nom ? demanda Harry Smith, impassible.

— Au nom du major von Holtzmann, répondit James Nobody, en souriant. Vous demanderez, en outre, au maître d'hôtel — lequel a d'excellentes raisons pour m'être agréable — de vouloir bien me placer aussi près que possible de Herr Karl Staubing, duquel je désire vivement faire la connaissance...

Il y avait belle et nombreuse chambrée au *Kaiser-Hoff* quand, vers minuit, le major von Holtzmann, très digne, mais aux trois quarts ivre, y fit son entrée.

— Où est ma table ? demanda-t-il d'une voix pâteuse, avinée, au maître d'hôtel qui en l'apercevant s'était porté à sa rencontre.

Le « *Kellner* » la lui ayant indiquée d'un geste déferent, von Holtzmann y prit place et, de manière à être entendu de tous, s'écria :

— *J'espère que nous sommes ici entre bons et loyaux Allemands et qu'aucun de nos oppresseurs ne s'y trouve. S'il en était autrement, je les prierais de sortir, car je n'admets en ma présence ni « mangeurs de rosbifs » ni « mangeurs de grenouilles ».*

Très probablement, il ne se trouvait dans la salle que de très authentiques Teutons, car, pour si inconvenante et si grossière qu'elle fut, c'est par un éclat de rire général et de bruyantes acclamations que les assistants accueillirent cette boutade.

Karl Staubing qui se trouvait à une table voisine en compagnie de Frida Stenauer, crut devoir surenchérir.

Se tournant vers le major qui, maintenant, englutissait déjà toute une série de « *delikatessen* », il éructa :

— *Hoch ! Hoch ! Hoch !* pour ce noble et vaillant soldat qui, dès l'abord, se révèle à nous comme un fils vertueux de notre vertueuse Allemagne !

Mais, le « *fils vertueux de la vertueuse Allemagne* » eut tôt fait de refréner cet enthousiasme.

Lançant un coup d'œil de travers à Karl Staubing, qui en demeura bouche bée :

— *Qui donc, s'enquit-il, vous a demandé l'heure qu'il est ?*

— Mais, j'ai le droit, il me semble...

— *Êtes-vous officier ?* rugit le major.

— Non, mais...

— *Alors, vous avez le droit de vous taire ! C'est compris ?*

Et, haussant le ton, il ajouta :

— *Qui est-ce qui m'a « foutu » ça ? Et a-t-on jamais vu un « civil » se permettre d'approuver ou de critiquer les gestes d'un glorieux soldat ?*

Du coup, Karl Staubing se rebiffa...

— Pardon ! répondit-il ; mais, moi, je ne suis pas un « civil ».

Le major ajusta son monocle et, fixant Karl Staubing, qui se montait à vue d'œil ; goguenard, il lui demanda :

— *Vous allez peut-être prétendre que vous appartenez à l'armée ?*

— Parfaitement !

— *En qualité de sous-vétérinaire, d'élève pharmacien ou d'apprenti médecin, alors ?*

Et comme Karl Staubing esquissait un geste de dénégation, impitoyable, le major poursuivit :

— *Dois-je voir en vous quelque commis aux vivres en rupture de boutique ou n'êtes-vous pas plutôt un « Kapelmeister » infortuné, dont la clé de sol a pris la poudre d'escampette ?*

A cette dernière saillie, la salle tout entière, et Frida Stenauer elle-même, furent prises du fou rire.

C'était à qui brocarderait de son mieux le malheureux Karl Staubing.

Mais ce dernier prit fort mal la chose...

Fou de colère et de rage, il se dressa à sa place et, le mufler tendu vers von Holtzmann qui maintenant s'était remis à baffrer, il hurla :

— Vous voulez savoir qui je suis, commandant ? Eh bien ! je vais vous l'apprendre. Mais auparavant, commencez par vous mettre au garde à vous » !

— *Nein !* fit l'officier, tout en absorbant un verre de bière.

— Comment, nein ! Vous refusez ?

— *Ya !*

— Vous désobéissez à un supérieur, je vous en préviens !

Le major se mit à rire...

— *Un supérieur ? Avec une « gueule comme la vôtre ? pouffa-t-il ; vous voulez rire, sans doute ? D'abord, où sont vos insignes ?*

— Sur mon uniforme ! hoqueta Karl Staubing, furieux.

— *Bon ! Et votre uniforme, où est-il ?* insista le major.

— Dans ma chambre !

— *Parfait ! En ce cas, allez-vous en revêtir, après quoi, nous verrons.*

Hors de soi, Karl Staubing s'écria :

— Vous êtes un insolent, monsieur !

— *Vous dites ?* demanda le major, très calme...

— Je dis et je répète que vous êtes un insolent.

— *J'ai mal entendu, sans doute ?*

— Vous avez parfaitement compris, au contraire, érupta Karl Staubing, et afin qu'aucun doute ne subsiste en votre esprit, j'ajoute que vous êtes un malotru.

Lors, se levant, le major s'adressa à l'assistance en ces termes :

— *Vous êtes tous témoins, n'est-il pas vrai, que ce... monsieur vient de m'insulter ?*

— *Ya !* firent quelques voix.

— *Parfait !* constata l'officier.

Et, s'adressant au maître d'hôtel qui, navré, avait assisté à cette scène invraisemblable :

— Allez me chercher, lui dit-il, deux agents de police.

Le « *Kellner* » s'inclina et sortit...

Deux minutes plus tard, les agents de l'autorité étaient là...

— *Veillez,* leur ordonna le major, en leur désignant d'un geste du menton Karl Staubing, *conduire immédiatement et la place l'individu que voici.*

— Une minute ! intervint l'infortuné Karl Staubing qui, après avoir vainement fouillé toutes ses poches, cherchait maintenant son portefeuille sous la table...

— Que faites-vous là ? lui demanda l'un-des agents en lui mettant la main sur l'épaule. L'autre se redressa...

— Ce que je fais ? Vous le voyez bien ! Je cherche mon portefeuille.

— Pour quoi faire ? insista l'agent.

— Pour vous prouver, s'écria Karl Staubing, furieux, que si quelqu'un a le droit de donner des ordres ici, c'est moi et non cet... officier.

— Bon ! répondit l'agent ; mais comme vous ne pouvez pas me fournir cette preuve, je vous invite à me suivre.

— Comment ! Vous m'arrêtez ?

— Cela m'en a tout l'air ! intervint sur le mode ironique le second agent.

Et, saisissant par le bras Karl Staubing, qui écumait littéralement :

— En route ! ordonna-t-il, et plus vite que ça, ou je cogne !

C'est ainsi, entre deux agents, lesquels n'étaient autres que Bob Harvey et Harry Smith, admirablement camouflés, que Karl Staubing fit dans le bureau de James Nobody une entrée dépourvue d'apparat.

C'est là que vint le rejoindre quelques instants plus tard le commandant von Holtzmann.

— Celle-là, vous me la paierez cher ! lui cria Karl Staubing dès qu'il l'aperçut.

— Bah ! Croyez-vous ? répondit le commandant qui, arrachant d'un geste preste ses postiches, tourna vers Karl Staubing une figure que celui-ci ne connaissait que trop.

— *Herr Gott ! Sakrament !* meugla-t-il en s'effondrant dans un fauteuil, James Nobody !

— Pour vous servir, cher collègue et très honoré monsieur ! répondit en souriant le grand détective.

— Je crois, en effet, que je suis « servi »⁽¹⁾, murmura Karl Staubing, sidéré ; mais, au fait, que me voulez-vous ?

James Nobody accentua son sourire...

— Oh ! répondit-il, peu de chose, en vérité.

— Mais encore ?

— Vous tenez à le savoir ?

J'y tiens essentiellement !

— Alors, soyez satisfait.

Et, tirant négligemment de sa poche un portefeuille qui s'y trouvait, plus négligemment encore, James Nobody répondit :

— Je me propose d'examiner tout simplement les documents que contient ce portefeuille. Voulez-vous m'y aider ?

S'approchant alors du grand détective, Karl Staubing regarda le portefeuille...

— Mais, s'exclama-t-il, en pâlisant, ce portefeuille est à moi ! Il m'appartient !

— Voire ! fit, narquois, le grand détective... ; il vous appartenait, voulez-vous dire.

Puis, désignant un fauteuil à son « interlocuteur », qui s'y laissa choir, plutôt qu'il ne s'y assit, poliment, il ajouta :

— Veuillez prendre place, et... causons...

1 — Expression policière. « Servir » quelqu'un, c'est l'arrêter.

II

Où James Nobody « met les pieds dans le plat » !

— En venant vous rejoindre ici, poursuivit le grand détective, j'ai eu la curiosité — bien excusable somme toute, étant donné que vous êtes — de vérifier ce que contenait votre portefeuille. Dois-je ajouter que j'y ai découvert des choses étonnantes ?

— A quoi faites-vous allusion ? répondit, rageur, Karl Staubing.

Lui passant alors le document que lui avait remis antérieurement Frida Stenauer, *mais qu'il avait remis en place là où elle l'avait pris, c'est-à-dire dans le portefeuille de Karl Staubing*, James Nobody précisa :

— C'est à ceci que je fais allusion Karl Staubing pâlit..., puis, très gêné, il répondit :

— Vous êtes trop au courant des questions militaires pour n'avoir pas compris qu'il ne peut s'agir là que d'un thème sans importance aucune, d'un thème comme on en donne aux officiers d'état-major, dans toutes les armées du monde.

— Pardon, rectifia James Nobody, *il n'est qu'une armée au monde — LA VÔTRE ! — pour avoir osé concevoir une horreur pareille.*

— Une horreur pareille ? s'exclama Karl Staubing : que voulez-vous dire par là ?

— *Tiendriez-vous donc pour négligeables les assassinats en masse que préméditez ?* répondit-il, en jetant à son interlocuteur un coup d'œil de mépris.

— J'avoue ne pas comprendre ! balbutia ce dernier.

— Soit ! fit James Nobody, en ce cas, je vais préciser.

Il prit un temps, puis, posément, poursuivit :

— *Si je m'en tiens à la première phase des opérations prévues par ce thème, que nous connaissons d'ailleurs...*

— Vous dites ? interrompit Karl Staubing, ahuri...

— *Je dis*, répondit James Nobody avec calme, *qu'il y a belle lurette que ce... texte était connu de nous.*

— Vous me permettrez de n'en rien croire, s'ex-

clama l'espion, car, rédigé il y a quinze jours à peine, il...

— *Il nous parvenait le lendemain !* trancha James Nobody.

Et, ouvrant son tiroir, il y prit l'une des copies du thème qu'il avait fait taper le jour même, on s'en souvient sans doute, par Bob Harvey.

Puis, la tendant à Karl Staubing, qui en demeura bouche bée, il ajouta :

— *La preuve de ce que j'avance, la voici !*

— Mais alors, s'exclama l'espion, nous sommes trahis ! Vous connaissez notre plan...

Qu'avait-il dit là ?

— *Vous reconnaissez donc*, tonna James Nobody en assénant un violent coup de poing sur la table, *qu'il s'agit bien là D'UN PLAN... D'OPÉRATIONS, et non D'UN SIMPLE THÈME DE MANŒUVRES !*

Accablé par l'aveu qui venait de lui échapper, Karl Staubing ne tenta même pas de réagir...

— *Aussi bien*, poursuivit le grand détective, *point n'est besoin d'être grand clerc en la matière pour se rendre compte dès l'abord que ce... thème n'a rien de commun avec un Krieg-Spiel*, PUISQUE AU LIEU D'ÊTRE ADRESSÉES A DE SIMPLÉS OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, *les observations qui le complètent SONT DESTINÉES A DES GÉNÉRAUX COMMANDANT D'ARMÉES.*

Et, comme Karl Staubing persistait dans son mutisme, il reprit :

— *Votre silence lui-même étant un aveu, je n'aurai pas la cruauté d'insister. Toutefois, je tiens à avoir des précisions sur l'ensemble des prescriptions concernant la première phase des opérations prévues.*

— De quelles prescriptions voulez-vous parler ? balbutia Karl Staubing.

— *De celle ayant trait à l'assassinat en masse — CAR C'EST UN ASSASSINAT, ET RIEN D'AUTRE ! — des populations civiles de l'arrière par vos escadres aériennes !* répondit nettement le grand détective.

— Vous avez des expressions d'une dureté incroyable, murmura Karl Staubing, et...

— *Elles le sont moins que vos projets !* interrompit James Nobody, *car, si je hais la guerre, en raison même des horreurs qui en découlent, si je la considère comme le plus épouvantable des fléaux, je n'en ai pas moins la conviction que, tant que l'Allemagne existera, elle demeurera inévitable...*

Et, s'animant, il poursuivit :

— *Mais la guerre, si cruelle et si atroce soit-elle, conserve un certain caractère de grandeur quand elle se fait entre soldats.*

« *Au plus fort et au plus habile, l'empoigne.*

« *Mais, arriver la nuit, au-dessus d'une ville endormie, la submerger sous les gaz, assassiner les femmes, les enfants, les vieillards, les malades qui s'y trouvent et qui, s'en tenant à la foi des traités, reposent en paix, ce n'est pas faire la guerre, cela : C'EST PRÉMÉDITER UNE BOUCHERIE !* »

Fouaillé de la sorte, Karl. Staubing réagit enfin.

— *Pour que la décision intervienne rapidement, répondit-il brutalement, il faut que la guerre soit totale.*

— C'est-à-dire ? insista James Nobody.

— *C'est-à-dire que nous considérons comme profondément humains tous les moyens, quels qu'ils soient, qui nous paraissent susceptibles d'amener une fin rapide des hostilités.*

Pour la seconde fois, le Boche venait de s'enfermer...

— *Donc, insinua James Nobody, vous admettez comme probable une nouvelle guerre ?*

Cynique, Karl Staubing répondit

— *Ah ça ! est-ce que vous croyez que nous allons supporter encore longtemps le régime que vous nous imposez ?*

— Que deviennent les traités en ce cas ? insista le grand détective.

Le coup porta...

Mais, Karl Staubing n'en répondit pas moins avec impudence :

— Ils deviennent ce que deviennent les vieilles lunes. Au surplus, ceci n'est pas mon affaire. Mon affaire, à moi, c'est...

— *Je sais,* interrompit brutalement James Nobody ; *votre affaire, c'est de préparer le massacre général des innocents. Plus il y aura de pièces au tableau, plus vous serez satisfait.*

« *Eh bien ! je vous dis, moi, que cela ne sera pas, car, aussi vrai que nous sommes deux hommes ici, je ne vous remettrai en liberté que lorsque vous m'aurez révélé les moyens d'action dont disposent vos chefs pour mener à bien leurs abominables projets.*

La menace fit long feu...

— En ce cas, répondit Karl Staubing, vous risquez d'attendre longtemps.

— *C'est ce que nous verrons bien,* fit James

Nobody, en appuyant à quatre reprises différentes sur l'un des boutons du clavier placé sur sa table.

Un inspecteur se présenta aussitôt.

— A quelle date se réunit la Cour martiale ? lui demanda le grand détective.

— Lundi prochain, chef !

James Nobody eut un geste de contrariété...

— Il m'est impossible d'attendre jusque-là, murmura-t-il.

Puis, à haute voix, il ajouta :

— Veuillez prier MM. Bob Harvey et Harry Smith de venir me parler.

Et, quand ses deux secrétaires eurent répondu à son appel, leur désignant d'un geste du menton Karl Staubing, que commençait à inquiéter visiblement ces allées et venues :

— *Je n'ai pas à vous présenter l'individu que voici,* leur dit-il ; *comme moi, vous savez qui il est, et ce à quoi il occupe ses loisirs.*

« *Pour des raisons qu'il serait trop long de vous expliquer, j'ai décidé de le mettre en état d'arrestation sous l'inculpation d'espionnage et de complot contre la sûreté des troupes d'occupation.*

« *Considéré comme prisonnier d'État, il doit donc être mis au secret le plus absolu jusqu'à sa comparution devant la Cour martiale qui aura à connaître de ses méfaits.*

« *Mais, en attendant, comme l'instruction de son affaire pourra être longue, et aussi, pour éviter toute tentative d'évasion, j'ai décidé de le transférer à Londres.* »

— A Londres, moi ! s'écria le Boche, terrifié... Sans même l'honorer d'une réponse, James. Nobody poursuivit :

— *Vous allez donc l'y conduire par la voie des airs, ce qui offrira le double avantage...*

— Je proteste ! s'exclama Karl Staubing ; jamais je ne suis monté en avion. Je...

— *Et après ?* demanda froidement le grand détective ; *est-ce là une raison pour n'y monter jamais ? Vous recevrez le baptême de l'air, voilà tout !*

De pâle qu'il était, Karl Staubing devint livide...

— *Je ne veux pas !* se prit-il à hurler : *je ne veux pas ! J'ai peur !*

— Peur de quoi ?

— *Si j'allais tomber et me tuer* gémit le Boche, en claquant des dents...

James Nobody eut un sourire de mépris...

— *Cela ne ferait jamais qu'une crapule de moins*

sur la terre ! répondit-il, écoeuré par tant de lâcheté. *L'humanité n'en prendrait pas le deuil.*

Puis, sans plus s'occuper de Karl Staubing, il poursuivit, en se tournant vers ses deux collaborateurs :

— *Je disais donc que le transfert en avion offrait le double avantage d'assurer la rapidité et le secret de l'opération.*

« *Il est essentiel, en effet, que celle-ci soit effectuée rapidement et dans le plus grand secret.*

« *Karl Staubing doit disparaître sans laisser de traces.*

« *Pourquoi ?*

« *Parce que si la Cour martiale en décide ainsi, il faut qu'on puisse le fusiller, sans que personne, en Allemagne surtout, en sache rien.*

« *C'est pourquoi, dès maintenant, je vous autorise, soit à lui brûler la cervelle, à la moindre tentative de rébellion, si cette tentative se produit à terre, soit à le "balancer par-dessus bord", s'il se révolte en cours de route.*

« *C'est compris ?* »

— C'est compris, chef ! répondirent Bob Harvey et Harry Smith qui, ostensiblement, armèrent leurs brownings et les placèrent dans les poches de leurs vestons, à proximité de la main...

Ce geste, — voulu, d'ailleurs, mais qui, en aucun cas, n'aurait été suivi d'effet — n'échappa pas à Karl Staubing qui, terrorisé, s'écria :

— Et si je parlais ? Si je vous disais tout ce que je sais ?

— *En ce cas, répondit le grand détective, nous verrions : Mais je tiens à vous prévenir d'avance, — CECI, AFIN D'ÉVITER TOUT MALENTENDU ENTRE NOUS, — que toutes vos déclarations seront contrôlées, et que, si l'une d'entre elles, — UNE SEULE, vous m'entendez bien ! — se trouvait controuvée, ce n'est pas à la Cour martiale que vous auriez affaire, mais bien aux deux hommes que voilà...*

Ce disant, à Karl Staubing, totalement abruti par cette dernière déclaration, il montrait Bob Harvey et Harry Smith qui, pour la circonstance, avaient arboré leur air le plus féroce...

Après quoi, il ajouta :

— *Et, ces deux-là, vous savez, ils ne vous rateaient pas ! C'est en pièces détachées, qu'ils vous renverraient à vos commettants !*

« *Ceci dit, allez-y ! Je vous écoute...* »

III

Où James Nobody pose à son interlocuteur des questions précises...

Quand il eut recouvré ses esprits, se tournant craintivement vers James Nobody qui, impassible, le couvrait des yeux, Karl Staubing lui demanda :

— Que désirez-vous savoir au juste ?

— *Ne le savez-vous pas ?* répondit le grand détective, *et faut-il que je vous répète que je veux connaître par le détail à quel point en sont rendus vos préparatifs concernant la guerre chimique ?*

Et, précisant sa pensée, il ajouta :

— *Dites-moi, tout d'abord, ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce "plan d'opérations" dont il a été question entre nous, tout à l'heure.*

« *Autrement dit, est-il exact que vos chefs aient conçu ce projet abominable d'anéantir ces trois centres de civilisation que sont Paris, Londres et Bruxelles ?* »

— Ce n'est que trop exact, répondit Karl Staubing. *Je puis même vous donner l'assurance que, d'ores et déjà, toutes les mesures sont prises pour que l'« opération » s'effectue dès qu'il leur plaira de la réaliser.*

James Nobody tressaillit...

— Et la date à laquelle s'effectuera cette opération, demanda-t-il vivement, est-elle, elle aussi, d'ores et déjà fixée ?

Karl Staubing tressaillit à son tour...

Visiblement, cette question, à laquelle cependant il aurait dû s'attendre, l'embarrassait terriblement...

Comme à regret, il répondit :

— *Cette date, par cela même qu'elle est « conditionnée » par l'évacuation de la Rhénanie, ne peut être fixée à l'avance. Tant que les troupes alliées seront sur le Rhin, TANT QU'ELLES OCCUPERONT LES TÊTES DE PONT, nous serons réduits à l'impuissance, et nous ne pourrons que courber la tête.*

— Certes ! Mais après ? insista le grand détective...

Alors, ce fut l'aveu...

Spontanément, il jaillit...

— *Oh ! après, s'écria Karl Staubing, ce sera vite fait. Sur vos têtes, la catastrophe s'abattra comme la foudre ! Vous n'aurez même pas le temps de*

dire : ouf ! que déjà vous serez à terre, pantelants et râlant, demandant grâce !

— Vraiment ? fit James Nobody, sur le mode ironique ; ne prenez-vous pas vos désirs pour des réalités ?

Cette ironie, Karl Staubing la prit en très mauvaise part...

— *Je vous demande en grâce, monsieur, s'écria-t-il, de, ne pas rire, et surtout de tenir pour exactes mes révélations. Faute de quoi, demain, au lieu de rire, vous pleureriez des larmes de sang.*

« *Et puisque vous me contraignez à trahir, puisque vous m'obligez à vous livrer nos secrets, profitez, du moins, des déclarations que vous m'arrachez ainsi.* »

Franchement ému, cette fois, James Nobody ne sut que répondre...

Il, comprit que l'émotion que venait de manifester Karl Staubing était sincère et que ce serait le vexer inutilement, *et peut-être se l'aliéner*, que de feindre de n'y pas croire.

Mais déjà, l'espion reprenait :

— *Vous m'avez demandé, fit-il, de vous fixer une date. Veuillez tenir pour certain que cette date sera celle ou nous réaliserons l'« Anschluss », c'est-à-dire la date même où les Allemands d'Autriche viendront rejoindre, dans le giron de la mère patrie, les Allemands du Reich.*

« *Il est bien certain, en effet, que les Alliés ne voudront jamais admettre cette fusion des deux peuples frères.*

« *Trop d'intérêts s'y opposent.*

« *Il nous faudra, donc combattre !*

« *De quel côté seront, cette fois encore, la Justice et le Droit ?*

« *Du nôtre, évidemment.*

« *Peut-on nous reprocher, dès lors, de nous efforcer d'y adjoindre la force ?*

« *Faudra-t-il donc, une fois de plus, cédant à je ne sais quels vagues sentiments d'humanitarisme, nous exposer à une nouvelle défaite ?*

« *Vous ne le pensez pas !*

« *Non. ! Nous nous servons, au contraire, de toutes les armes que nos industriels, nos savants, nos chimistes, nos bactériologistes nous mettront entre les mains.* »

James Nobody avait écouté, sans se permettre la moindre interruption, cette longue tirade.

Mais, Karl Staubing s'étant tu, il tint à mettre au

point ou, plutôt, à lui faire préciser l'une de ses déclarations.

— Vous venez, lui dit-il, d'évoquer vos bactériologistes. Songeriez-vous donc — les gaz toxiques vous paraissant insuffisants en tant que moyens de destruction — à utiliser les bacilles ?

— *Pourquoi pas ?* répondit sans hésiter Karl Staubing. *Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que, pour être courte, la guerre devait être totale ?*

« *Je ne vois pas pourquoi nous n'utiliserions pas les bacilles de la peste, du choléra, contre les hommes, ceux de la morve, contre les animaux, puisque comme les autres, et peut-être mieux que les autres, ils constituent des moyens de destruction.* »

James Nobody ne put réprimer un geste de dégoût...

— Ce que vous dites là, s'écria-t-il, est horrible et de nature à donner la nausée aux gens les plus aguerris contre vos sophismes. Vous êtes bien les dignes descendants d'Attila !

— Celui-là était un grand homme, pontifia Karl Staubing.

— Peut-être ! Mais je lui préfère Pasteur.

— Pasteur était, évidemment, un chimiste remarquable. Toutefois, Fritz Haber⁽¹⁾ le dépasse de cent coudées.

James Nobody saisit la balle au bond...

— Au fait, demanda-t-il à Karl Staubing, que devient-il celui-là ? Et fabrique-t-il toujours des gaz de plus en plus nocifs dans son antre du « *Kaiser Wilhelm Institute* » de Dalhem ?

Pris de court, l'espion ne put que balbutier :

— Cela, je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que au Reichswehrministerium, il jouit de la plus grande considération.

— Étant donné que les loups ne se mangent pas entre eux, le contraire serait surprenant, ironisa James Nobody.

Puis, tirant du portefeuille de Karl Staubing une nouvelle note, à ce dernier il demanda :

— Si j'en crois le document que voici, vous avez été récemment chargé, par le « *Gross General Stab*⁽²⁾ », d'effectuer une enquête sur les points suivants :

1 — L'inventeur juif des gaz asphyxiants, mis en service par l'Allemagne, au cours de la grande guerre. Cette lamentable invention amena M^{me} Fritz Haber, Clara Immerwahr, à se suicider !

2 — L'Etat-major général de la Reichswehr.

1° *Quels seraient les délais nécessités par la transformation de l'industrie chimique du temps de paix (région de la Ruhr), en industrie chimique du temps de guerre ?*

2° *A quelle époque seront approximativement terminés les travaux actuellement en cours sur les artères stratégiques : Mayence, — Sarrebrück, Cologne–Aix-la-Chapelle, Coblenze–Trèves–Luxembourg ?*

3° *Quand pourrons-nous commencer la construction. — sans donner l'éveil aux Alliés, ni susciter leurs réclamations — des ponts stratégiques projetés à Maximiliansau, Ludwigshafen et Spire et, subsidiairement, de ceux prévus Kochem, Wehleri et Treis ?*

— Mais alors, s'écria Karl Staubing, que cette nouvelle intervention de James Nobody sembla mettre hors de lui, vous voulez donc tout savoir ?

— Parbleu ! répondit le grand détective, qui ne put réprimer un sourire, ne suis-je pas là, pour cela ?

— Je ne dis pas le contraire, reconnut l'espion ; mais, que diraient mes chefs s'ils apprenaient que je livre ainsi leurs secrets au premier venu.

Le sourire de James Nobody s'accentua...

— D'abord, répondit-il posément, je ne suis pas le premier venu. Quant à vos chefs, je ne vois vraiment pas qui pourrait bien aller leur répéter notre conversation.

Et, avec le plus grand sérieux, il risqua l'énormité que voici :

— *Voulez-vous bien réfléchir à ceci que, vous et moi, NOUS SOMMES TENUS PAR LE SECRET PROFESSIONNEL ?*

La chose passa comme une lettre à la poste tant était grande l'inconscience ou, si l'on préfère, le manque de sens moral, dont était affligé Karl Staubing.

— C'est évident, fit-il, il y a le secret professionnel... Et, gravement, il ajouta :

— *Parler, serait trahir !*

— Parbleu ! s'empressa d'ajouter James Nobody, aussi je suis prêt à vous donner ma parole d'honneur que rien, — rien, vous m'entendez, — de ce qui se dira ici, ne sortira d'entre nous.

— S'il en est ainsi, déclara le Boche, rassuré, je ne demande pas mieux de répondre à vos questions.

Et, sans plus attendre, il se mit à parler...

IV

Où James Nobody ne peut dissimuler l'indignation qu'il éprouve...

— Permettez-moi, déclara tout d'abord Karl Staubing, de m'inscrire en faux contre l'une de vos allégations.

« Vous nous avez reproché tout à l'heure de préméditer froidement ce que vous avez appelé « le massacre général des innocents », c'est-à-dire, l'extermination totale des gens résidant dans les grandes villes de l'arrière.

« La vérité est tout autre...

« Ce que nous voulons anéantir, dès le début, ce ne sont pas les non-combattants, ce sont, au contraire, les super-combattants, — excusez ce néologisme, — c'est-à-dire les organes vitaux du pays adverse, lesquels sont concentrés dans les ministères, les grandes administrations de l'État, les services centraux des compagnies ferroviaires, aériennes ou de navigation, les entrepôts de vivres, les banques, que sais-je encore ?

« Vous savez bien qu'une troupe privée de chefs, partant, de directives, n'a plus aucun ressort et est vaincue d'avance.

« Pourquoi n'en serait-il pas de même d'un grand pays dont, du premier coup, alors qu'il ne s'y attendrait pas — *car vous pensez que nous choisissons notre heure*, — nous réussirions à annihiler les efforts, soit en paralysant, soit en détruisant ses organes directeurs ?

« Et alors, que nous reprochez-vous ?

« Sommes-nous donc responsables de ce phénomène ethnique, qui veut que ce soit précisément dans les capitales et dans leur hinterland, que se trouve, groupé autour de ces organes directeurs, le plus grand nombre de non-combattants ?

« Faut-il donc que, pour épargner ceux-ci, nous fassions grâce à ceux-là ?

« Ce serait du dernier grotesque, et contraire à toutes les lois de la guerre.

« Nous avons une conception tout autre du devoir.

« Or, notre devoir est de vaincre !

« Tout le reste n'est que verbiage et superfétation. »

Karl Staubing en était là de son exposé et déjà

James Nobody s'apprêtait à lui répondre vertement quand, soudain, retentit la sonnerie du téléphone.

— Allo ! fit le grand détective ; allo ! A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Ici, Frida Stenauer, répondit une voix féminine. Vous me reconnaissez ?

— Fort bien ! Mais donnez-moi tout de même votre « indicatif ».

— 113 - C. I. S !

— Parfait ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Est-ce que Karl Staubing est toujours chez vous ?

— Mais oui !

— En ce cas, posez-lui donc la question suivante : *Pouvez-vous me dire quels sont les produits que fabrique actuellement la Maison Luitpold Bavella, à Francfort-sur-le-Mein et ce à quoi l'État-major allemand les destine ?*

— Entendu et merci !

— Attendez, cher ami. *Vous lui demanderez ensuite ce qu'il pense des fabrications actuelles de l'entreprise Schœlner Dynamitfabrik, de Ham-bourg, et vous vous efforcerez de savoir pourquoi ces fabrications, dès qu'achevées, sont directement envoyées à Moscou.*

— C'est tout ?

— Non pas ! Je viens vainement d'explorer la chambre qu'il habite à l'hôtel où il est descendu, de fouiller les meubles et ses valises, de retourner les poches de ses vêtements, *pensant y retrouver certain portefeuille vert auquel il tient comme à la prunelle de ses yeux*, et dans lequel je n'ai jamais pu « fourrer le nez ». Il doit l'avoir sur lui dans sa poche à revolver. *Peut-être allez-vous y découvrir des choses énormes.* Bonne chance et, à bientôt.

— C'est cela, à bientôt.

Ayant raccroché les écouteurs, James Nobody se tourna vers Karl Staubing et, sans faire la moindre allusion aux déclarations, pour le moins cyniques, qu'il venait de se permettre, il lui demanda :

— Ainsi, il est bien exact que l'agression que vous préméditez sera précédée d'une formidable offensive aéro-chimique ?

— C'est tout à fait exact. D'ailleurs, le « thème » que vous avez entre les mains est la preuve même de ce que j'avance.

— C'est sans doute pourquoi vos chefs se préoccupent, dès maintenant, de savoir s'ils pourront

disposer, au moment choisi par eux, de l'arme chimique qu'ils comptent utiliser dès l'abord.

« Me substituant à eux, je vous demande à mon tour :

« En combien de temps pensez-vous qu'ils puissent être servis ? Autrement dit, combien de temps faudra-t-il aux industriels groupés dans l'« I. G. »⁽¹⁾ pour transformer en gaz toxiques, vésicants, lacrymogènes, cyanhydriques, moutarde, arsines, explosifs ou incendiaires les inoffensifs produits qu'ils fabriquent actuellement dans leurs cent et quelques usines ? »

La réponse arriva, foudroyante...

— *Qu'elles préparent les produits obtenus par la distillation de l'antracène, du benzol, de l'aniline, du phénol, du crésol, du xylol, du toluol, de la naphthaline, du chlore, etc..., qu'elles s'occupent de fabrications électro-chimiques ou électro-mécaniques, qu'elles produisent des acides nitriques, sulfuriques, chlorhydriques, du brome, du phosphore, de l'azote, de l'iode ou même, comme la « Leuna », par exemple, du carburant synthétique, du caoutchouc artificiel ou des colorants minéraux ; EN MOINS D'UNE JOURNÉE, CES usines, sur un signal parti de Berlin, TRANSFORMERONT LEURS FABRICATIONS DU TEMPS DE PAIX EN FABRICATIONS DU TEMPS DE GUERRE.*

« Là où, hier, on fabriquait de la laine artificielle et de la soie "ersatz", demain on fabriquera les plus terrifiants des explosifs.

« Il n'est pas de produits qui, utilisés actuellement pour la fabrication des matières colorantes, ne puissent se transformer du jour au lendemain en gaz toxiques.

« Tel inoffensif composé chimique ou pharmaceutique peut devenir en moins d'une heure, si tel est le bon plaisir du Gouvernement du Reich, le poison le plus nocif qui se puisse imaginer⁽²⁾.

1 — « *Interessen Gemeinschaft Farben Industrie* », qui groupe plus de cent industriels en Allemagne et à l'étranger ; lesquels emploient plus de 150.000 ingénieurs, contre-maîtres et ouvriers, et dont le capital dépasse 6 milliards.

2 — N'est-ce point le doktor Hanslian, dont les livres font autorité en la matière et qui, pendant la guerre fut « officier-gazier » dans l'armée allemande qui a écrit : « Les spécialistes allemands travaillent à conquérir cette puissance qui offrira aux nations les plus cultivées, au sens technique et scientifique du mot, une arme supérieure qui, comme telle, confèrera aux

«*Il importe également de tenir compte de ce fait que, tout le personnel des usines étant mobilisé sur place, la production des gaz et des explosifs en sera intensifiée d'autant.*»

C'est avec une sorte de sadisme, une joie mauvaise et l'évident désir de terroriser son interlocuteur, que Karl Staubing fit la déclaration qui précède.

Mais, James Nobody n'était pas de ceux qui, pratiquant la politique de l'autruche, se laissent aisément intimider.

Et il le fit bien

— Je tiens pour exactes, répondit-il avec calme à Karl Staubing, les déclarations, *qui, croyez-le bien, ne sont pas pour moi des révélations* — que vous venez de me faire.

«*Toutefois, il est un point sur lequel je tiens essentiellement,* — il appuya sur ce dernier mot, — à être fixé.

«*Pouvez-vous me dire quels sont les produits que fabrique actuellement la maison Luitpold Bavella et comment vos chefs comptent utiliser ces produits ?*»

L'effet produit par cette question fut formidable.

Hagard, Karl Staubing s'écria :

— *Comment ! Cela aussi, vous le savez ?*

— N'est-il pas de mon devoir de tout savoir ? répondit avec flegme James Nobody.

— *Sans doute !* reconnut l'espion, *mais, tout de même, nous ne sommes pas plus de dix, en Allemagne, à connaître ce redoutable secret.*

— Cela fait neuf de trop, fit en souriant le grand détective ; car un secret aussi répandu, n'est plus un secret.

Et, haussant le ton :

— Voyons en quoi il consiste, ajouta-t-il. Confus, Karl Staubing baissa la tête...

peuples les plus habiles à la manier une supériorité mondiale, voire même l'empire du monde.»

Quel aveu ?

Et, comment ne pas placer, en regard de cet aveu, le cri d'alarme que vient de pousser ce grand Français qu'est le professeur Charles Moureu :

«*Il nous faut à tout prix une industrie chimique organique beaucoup plus développée qu'autrefois et servie par un personnel technique plus nombreux et mieux entraîné. La guerre venant à éclater, il y aurait là, pour le pays, rien moins qu'une question de vie ou de mort.*»

On ne saurait ni mieux prévoir, ni mieux dire...

Puis, ce fut l'aveu.

— *L'ingénieur Luitpold Bavella, déclara-t-il tout bas, et comme honteux, a découvert un gaz qui, quel que soit le mode de protection adopté, l'annihile entièrement, attaque les tissus, traverse la peau et produit dans l'organisme humain des dégâts mille fois plus violents que ceux produits par d'autres poisons, la strychnine notamment.*

Cachant la stupéfaction que lui causait un tel aveu, James Nobody poursuivit :

— *Il s'agit, sans doute, d'un gaz provenant d'une matière métallo-organique ? Pouvez-vous me fixer à cet égard ?*

Karl Staubing eut une seconde d'hésitation mais, voyant à la mine de James Nobody que celui-ci ne se contenterait pas d'une quelconque explication, il compléta ses aveux.

— *Ce gaz, déclara-t-il, est obtenu par un amalgame de TÉTRAÉTHYLE DE PLOMB et de DIÉTHYLE DE TELLURE...*

— C'est-à-dire, s'écria James Nobody, par un amalgame de ce que la chimie a découvert jusqu'ici de plus puissamment nocif !

Et, suprêmement méprisant, il ajouta :

— C'est, sans doute, à l'aide de ce gaz que les surhommes qui commandent votre armée comptent détruire Paris, Londres et Bruxelles ?

A cette question précise, Karl Staubing ne crut pas devoir répondre.

Mais, son silence lui-même n'était-il pas le plus formel des aveux ?...

V

Où James Nobody dit à Karl Staubing de cruelles vérités...

Quand son indignation se fut calmée, James Nobody poursuivit l'interrogatoire en ces termes :

— Eu égard aux déclarations que vous venez de me faire et, sachant fort bien que, tant que nous occuperons la rive gauche du Rhin, aucun des six ponts stratégiques projetés par votre état-major ne pourra être construit, je m'abstiens de toute question à cet égard.

«*Toutefois* — et ce sera là la dernière question

que je vous poserai, — *je désire savoir pourquoi les explosifs fabriqués par les « Schœlner Dynamit Fabrik » de Hambourg, au lieu de demeurer en Allemagne, sont envoyés en Russie.* »

— Ah ! ça, s'écria Karl Staubing qui ouvrit des yeux énormes, mais vous êtes donc le « tiable » ?

Cela fut dit sur un tel ton et l'espion parut si totalement ahuri que, quelle que fut la gravité de la situation, le grand détective ne put dissimuler un sourire.

Il n'en répondit pas moins du tac au tac :

— Que je sois ou non le diable, cela importe peu. L'essentiel est que vous répondiez d'une façon précise à la question non moins précise que je viens de vous poser.

Aucune échappatoire n'étant possible, Karl Staubing dut s'incliner une fois de plus.

— Soit ! fit-il ; bien que je commette à l'égard de ma patrie une abominable trahison, je vais répondre à votre question.

Après s'être absorbé quelques instants en lui-même, il poursuivit :

— *Le produit fabriqué par la maison en question porte le nom de « wurmsérite ».*

« *Il est aux explosifs jusqu'ici connus et utilisés ce que, jadis, l'arbalète fut à la poudre à canon.*

« *C'est vous dire que son pouvoir destructeur est énorme et sans précédent.*

« *De plus, comme il est combiné avec du phosgène, il en résulte que tout projectile chargé à l'aide de cet explosif supprime radicalement TOUT CE QUI VIT ET TOUT CE QUI RESPIRE sur l'espace d'un kilomètre carré dans la zone où il éclate.*

« *Mais, il y a mieux ! L'effet de l'explosion subsistant pendant quinze jours, — car, ainsi que vous le savez, le phosgène stagne là où il se trouve et ne se dilue que très difficilement, — la zone gazée devient inabordable et le demeure pendant ce temps.*

« *Qu'on effectue, par exemple, UN « TIR D'INTERDICTION EN PROFONDEUR » sur une zone ayant dix kilomètres au carré, je mets au défi qui que ce soit, sauf nous, bien entendu, — ET CELA GRÂCE A NOS TANKS ÉTANCHES, — de franchir cette zone. Ce serait vouloir se suicider.* »

— J'entends bien, interrompit James Nobody ; mais pourquoi cet explosif est-il plus spécialement destiné à la Russie ?

Karl Staubing eut un sourire intraduisible... Machiavel, quand il écrivit *Le Prince* devait avoir

de ces sourires-là...

— *Je les crois plutôt destinés à la Pologne et à la Roumanie,* répondit-il, sur le mode ironique, *car si la Russie les reçoit effectivement sous forme d'explosifs, il se pourrait bien qu'elle les retourne sous forme d'obus à ces deux puissances, pour peu qu'elles bougent lors du prochain conflit.*

Cette fois, James Nobody était fixé...

— Ah ! Ah ! s'exclama-t-il, vous avez même prévu cela ?

— Mais oui ! fit le Boche ; gouverner n'est-ce pas prévoir ?

— Très juste ! répondit le grand détective qui, à son tour, eut un sourire ; aussi, faisant mien cet axiome, je vous serais infiniment obligé s'il vous plaisait de me remettre certain portefeuille vert qui, actuellement, se trouve dans l'une de vos poches.

Du coup, Karl Staubing s'effondra...

— *Herr Gott ! Sakrament !* s'écria-t-il, en lançant à James Nobody un coup d'œil effaré ; mais vous avez donc le don de double vue ?

Puis, se montant - peu à peu...

— Et, s'il ne me plaisait pas de vous le remettre ? demanda-t-il, arrogant.

James Nobody appuya sur son clavier et, négligemment, répondit :

— *Mon Dieu ! je ne « m'en ferais pas » pour si peu. J'aurais tout simplement le regret de le prendre sur... votre cadavre !*

— Vous feriez cela ? s'exclama Karl Staubing, terrifié...

— Pourquoi me gênerais-je ? répondit James Nobody, gouailleur. D'ailleurs, vous allez voir...

Et, se tournant vers Bob Harvey et Harry Smith qui, répondant à son appel, venaient d'entrer dans son bureau :

— *Veillez avoir l'obligeance, leur dit-il, de conduire M. Karl Staubing aux locaux disciplinaires. Vous l'y enfermerez dans la cellule n° 6. Il y sera gardé à vue, les fers aux pieds et aux mains, et ne devra recevoir d'aliments d'aucune sorte, tant qu'il n'aura pas remis entre vos mains un portefeuille de couleur verte qui est en sa possession.*

« *J'ajoute que si M. Karl Staubing s'avisait, entre temps, de détruire ce portefeuille ou les documents qu'il contient, il serait immédiatement passé par les armes.* »

Puis, s'adressant au Boche qui, sidéré, avait écouté en tremblant ce verdict :

— *Je ne vous retiens pas, monsieur*, ajouta-t-il, glacial...

— Ce que vous faites est abominable ! s'écria Karl Staubing, exaspéré ; j'en appelle...

— *Moins abominable que l'agression que vous préméditez !* répondit du tac au tac le grand détective.

— C'est un odieux guet-apens !

— *Moins odieux que celui que vous préparez !*

— Je ne céderai que contraint et forcé !

— *Cela vous regarde !*

— Et, si je meurs...

— *Cela fera un assassin de moins !* tonna James Nobody, en foudroyant du regard Karl Staubing.

Et, s'adressant de nouveau à ses deux secrétaires :

— *L'air devient irrespirable ici*, ajouta-t-il ; *enlevez-moi cette charogne !...*

Ce fut sans aucune aménité que cet ordre fut exécuté.

Solidement empoigné par Bob Harvey et Harry Smith que ses pleurs, ses protestations et ses hurlements laissèrent indifférents, Karl Staubing fut immédiatement mis en cellule où il ne reçut pour tout potage qu'un « plat de ferraille »⁽¹⁾ des mieux conditionnés.

Après quoi, ayant fait venir tout ce qui leur était nécessaire, notamment des victuailles et des boissons aussi nombreuses que variées, paisiblement ils s'installèrent à ses côtés, ne s'occupant pas plus de lui que s'il n'existait pas.

Ce que voyant, Karl Staubing se prit à réfléchir...

— Ces gens-là, pensa-t-il, n'ont évidemment pas de cœur, et ils sont parfaitement capables de me laisser « crever » de faim.

Et, se rendant pleinement justice, mentalement, il ajouta :

— Il n'est que juste de reconnaître que si j'étais à leur place, je n'agirais pas différemment. Peut-être même ferais-je pire. Donc, à moins de vouloir me suicider, il ne me reste d'autre alternative que de capituler. Ce n'est peut-être pas très « reluisant », mais je ne vois vraiment pas d'autre moyen de me tirer d'affaire.

S'étant ainsi mis en règle avec sa conscience, — laquelle devait être d'une élasticité peu commune, — il se tourna vers les deux jeunes gens ; et, ayant toute honte bue, leur dit :

— Messieurs, j'ai décidé, — cédant ainsi aux objurgations du très honoré monsieur avec lequel je viens de m'entretenir, — de lui remettre le portefeuille qu'il convoite. Veuillez le prendre, il se trouve dans ma poche à revolver.

Bob Harvey haussa les épaules....

— C'était bien la peine, répondit-il, méprisamment, de faire toute cette histoire, pour vous « dégonfler » ensuite aussi aisément.

Furieux, Karl Staubing s'écria :

— Je ne suis pas curieux ; mais je voudrais bien voir ce que vous feriez si vous étiez à ma place !

Il n'avait pas achevé que, déjà, la riposte lui arrivait en pleine face, cinglante comme un coup de fouet...

— *Ce que je ferais, vieille crapule !* tonna l'honnête Bob Harvey. *Ce que je ferais ! mais, tonnerre de Dieu ! je préférerais souffrir mille morts que de trahir mon pays !*

Et, accentuant son air de mépris, il ajouta :

— *Tenez ! Voulez-vous que je vous le dise : Eh bien ! vous êtes un lâche, et vous « n'avez rien dans le ventre » !*

Alors, Karl Staubing eut cette réponse formidable :

— *Je pense bien : je n'ai rien mangé !*

Les deux jeunes gens se regardèrent, puis, ne pouvant contenir leur hilarité, éclatèrent de rire

— J'avoue, s'exclama Bob Harvey, qui avait toutes les peines du monde à reprendre son sérieux, que celle-là je ne l'aurais pas trouvée ! Elle est bien bonne !

— Comment veux-tu raisonner avec un type pareil, répondit Harry Smith, tu lui parles de sa patrie, il invoque son ventre. Essaie donc après cela de lui faire entendre que les deux choses ne vont pas de pair ? Tu crois qu'il te comprendra ?

Et, se tournant vers le Boche qui, ahuri, les regardait bouche bée :

— Dis donc, le « surhomme », le « représentant de la race élue », tu ne te rends donc pas compte que tu es en train de te conduire comme le dernier des saligauds ?

— Mettons l'avant-dernier, intervint sur le mode conciliant Bob Harvey ; car, en pareille matière,

1 — Terme d'argot policier. « Le plat de ferraille » est constitué par une chaîne qui, rivée au mur, immobilise les membres des prisonniers, les mettant ainsi hors d'état de nuire.

en Allemagne surtout, il ne faut décourager personne.

Puis, s'adressant à Karl Staubing, dont l'ahurissement s'avérait total :

— Allons, lui dit-il, donne-moi ce portefeuille, et plus vite que ça, n'est-ce pas ?

— Attends, intervint Harry Smith qui, se levant, sortit dans le couloir.

— Où vas-tu ? lui cria Bob Harvey, surpris.

— Tu vas voir !

Deux minutes plus tard, il revenait, tenant en main une pincette.

— *Tiens*, fit-il en la tendant à son collègue et en lui désignant d'un geste du menton le portefeuille que leur tendait le Boche ; MAINTENANT, *tu peux le prendre*.

— C'est juste, surenchérit Bob Harvey ; de cette façon, je ne me salirai pas les doigts...

Karl Staubing s'étant soumis, ils donnèrent l'ordre à un surveillant de le débarrasser de ses fers.

Quand ce fut fait, montrant les reliefs du repas qu'ils venaient de prendre à Karl Staubing, Bob Harvey lui dit :

— Comme tu as été bien sage, je t'autorise à manger.

Que croyez-vous que fit le Boche ?

Il mangea.

Tout simplement...

VI

Où James Nobody fait de nouvelles et intéressantes découvertes...

Quand il eut examiné les documents que contenait le « portefeuille vert », James Nobody comprit pourquoi Karl Staubing s'était si énergiquement refusé à le lui remettre.

Il y trouva la preuve, en effet, de l'intime collaboration qui, en temps de guerre, existerait entre la Reichswehr et l'armée rouge des Soviets ; cette armée, dont son chef, le commissaire du peuple Vorochiloff, disait récemment encore « *qu'elle est la plus forte et la mieux instruite des armées modernes* ».

Encore que, fixé depuis longtemps à cet égard⁽¹⁾, le grand détective n'en constata pas moins que, depuis son dernier « raid » en Russie soviétique, l'armée rouge s'était accrue dans des — proportions étonnantes et qu'elle avait gagné, non seulement en quantité, mais aussi — et cela lui apparut infiniment plus grave — en qualité.

Instruits par des officiers allemands, dotés des engins les plus perfectionnés, les soldats rouges constituaient vraiment une menace qu'il eût été souverainement imprudent de sous-estimer.

Parcourant l'un des rapports contenus dans ce portefeuille, mais qui émanait directement de l'attaché militaire allemand à Moscou, James Nobody y découvrit des choses surprenantes.

« L'effort que vous m'avez demandé d'accomplir, écrivait cet officier à ses chefs, est actuellement en voie d'achèvement.

« Non seulement l'armée rouge n'a plus rien de commun avec les bandes indisciplinées, dont elle se composait autrefois, mais elle constitue aujourd'hui une force homogène, disciplinée, instruite, avec laquelle l'armée allemande elle-même devrait compter le cas échéant.

« PEUT-ÊTRE MÊME, SOMMES-NOUS ALLÉS TROP LOIN DANS CETTE VOIE, car nous ne nous mesurerions pas sans risques certains avec elle.

« Conformément à vos instructions et au plan directeur que vous m'avez demandé de réaliser, l'armée rouge pourra mettre en ligne, dès l'ouverture des hostilités, 2.800.000 hommes, c'est-à-dire 86 divisions d'infanterie et 20 divisions de cavalerie, réparties en six groupes d'armées, lesquels, judicieusement employés, auront pour mission essentielle de fixer sur place et d'anéantir au besoin les armées polonaise et roumaine et, subsidiairement, les forces que pourraient nous opposer la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, dès que se serait effondré le front roumain.

« Enfin, SE RENDANT COMPTE DES NÉCESSITÉS DE L'HEURE PRÉSENTE, le Conseil des Commissaires du peuple a décidé de porter le budget de la guerre, pour l'année courante (1929), à TREIZE MILLIARDS QUATRE CENT

1 — Lire : *Livrés à l'ennemi* du même auteur ; Berger-Levrault, éditeurs.

CINQUANTE MILLIONS DE FRANCS, sur lesquels QUINZE CENTS MILLIONS seront affectés à la marine.»

C'est sur ces derniers mots que se terminait le rapport de l'attaché militaire allemand à Moscou.

— *By Jove !* s'exclama James Nobody, gouailleur ; s'il était donné aux « marchands de boniments » de Genève, Locarno, Thoiry et autres Lugano, de tomber sur un document pareil, je crois que, du coup, ils en perdraient leurs œillères.

Puis, reprenant son sérieux, mentalement, il poursuivit :

— Il importe d'aviser au plus vite, car jamais la situation n'a été aussi grave. Mais, voyons la suite :

Prenant un second document, il lut :

RAPPORT DE L'AGENT X V-12
SUR LES DÉCLARATIONS FAITES AU CONGRÈS
PAN-RUSSE DE MOSCOU
LE 18 JUILLET 1928

« Me conformant aux instructions de Son Excellence M. le comte de Snodorff-Krantzau, ambassadeur du Reich à Moscou, j'ai assisté à toutes les séances tenues par le Congrès pan-russe de l'Union soviétique, qui s'est tenu les 18, 19 et 20 juillet, dans l'ancienne capitale des tsars.

« L'impression générale qui se dégage de ce congrès est que, chauffée à blanc, l'opinion publique russe est mûre pour la guerre.

« Non seulement elle est persuadée, — DANS LES GRANDES VILLES, TOUT AU MOINS, — que la disette dont souffre le peuple est due au « BLOCUS ÉCONOMIQUE MORAL » voulu par les peuples de l'Entente, ruais elle est persuadée également que ces peuples méditent et préparent une agression contre la Russie soviétique.

« En termes fort nets, Staline⁽¹⁾, lui-même, a accusé la Grande-Bretagne de fomenter une conspiration, dont l'aboutissement logique serait, si on n'y prenait garde, la fin de la « dictature du prolétariat ».

« Cette conspiration, il convient de la faire avorter, a poursuivi Staline.

« Comment ?

« Tout simplement en aidant l'Allemagne à abattre ces puissances de proie que sont l'Angleterre et la France.

« C'est pourquoi nous devons considérer la guerre comme une nécessité absolue, la préparer avec soin

1 — Élève et successeur de Lénine, qu'il a remplacé comme dictateur.

et la déclarer au moment choisi par nous, ou, ce qui revient au même, par l'État-major allemand⁽²⁾.

« On ne saurait être plus formel.

« Intervenant ensuite, Vorochiloff, l'actuel commissaire du peuple à la guerre, a exposé où en était la réorganisation de l'armée rouge et, aux auditeurs enthousiasmés, il a cité des chiffres impressionnants.

« C'est ainsi qu'il a révélé que l'armée rouge pourrait, en moins d'un mois, mettre en ligne 8 millions de combattants, dont l'équipement et l'armement ne laisseraient rien à désirer.

« *Faisant miennes les conceptions de l'État-major allemand*, a-t-il ajouté, *je considère que l'arme chimique — ou si vous le préférez, les gaz asphyxiants — constituera un facteur déterminant.*

« *C'est pourquoi, je puis vous annoncer que, dès maintenant, nous possédons plus de trois cents usines qui ne produisent que des gaz toxiques, et dont le rendement moyen est de quarante millions de kilos par an.*

« *Notre aviation, d'autre part, tend à devenir la première du monde.*

« *Il est hors de doute que, dès le début des hostilités, elle dominera complètement celle de nos adversaires ; ce qui lui permettra non seulement de détriquer sa mobilisation, mais aussi d'anéantir des villes qui, comme Varsovie et Bucarest, sont d'autant plus vulnérables qu'elle pourra les atteindre aisément.* »

Après avoir fait une incursion dans la politique intérieure des Soviets, le rapport se terminait ainsi :

« *De ce qui précède, on peut donc déduire que, fidèle aux traités de Rapallo et Berlin, conclus sous les auspices de la Sainte-Vehme, la Russie soviétique et les immenses ressources qu'elle possède en « matériel humain » entrera en ligne et nos côtés, dès l'ouverture des hostilités.* »

— Parbleu ! constata James Nobody, soucieux, les gens de Genève mis à part, personne n'en a jamais doute !

« C'est donc à ceux-là, — puisqu'ils ne veulent ni voir ni comprendre, — qu'il me faut ouvrir les yeux et les oreilles.

Et, avec un sourire qui en disait long, il sortit...

Où allait-il donc ?

Je vais vous l'apprendre...

2 — Rigoureusement exact.

VII

Où James Nobody
s'impose à l'admiration des foules...

S'étant mis d'accord avec le général sir Stanley Lewis, lequel n'en crut pas ses yeux quand James Nobody lui communiqua les documents découverts sur Karl Staubing, le grand détective partit le soir même pour Berlin

Mais, cette fois, il n'était pas « camouflé » en gendarme.

Décidé à pénétrer, coûte que coûte, au sein même du Comité directeur de la Sainte-Vehme, il avait pris l'apparence extérieure de l'un de ces braves bourgeois allemands qui, non contents de « manger du Français » à midi, s'octroient le soir, en guise de souper, « la carcasse d'un de ces sacrés cochons d'Anglais » que la Providence, — ou à son défaut, le brave général Groener, — finiront bien par exterminer.

Vêtu de l'un de ces abominables « complets » moutarde, qu'affectionnent les aborigènes, coiffé d'un chapeau du vert le plus tendre, ayant aux pieds d'in vraisemblables godasses, il obtint, dès son entrée dans le wagon qui devait le conduire à Berlin, un franc succès d'estime.

Ce succès se transforma en fou rire quand, ayant frôlé, par mégarde, un officier anglais qui, paisiblement, fumait sa pipe dans le couloir, il affecta d'essuyer, avec son mouchoir, l'endroit contaminé par ce contact odieux.

Son loyalisme était si évident, et si vivace la haine qu'il portait à tout ce qui n'était pas spécifiquement allemand, — *Deutschland über alles!* — que, en moins d'un quart d'heure, il eut conquis droit de cité.

Bref, il en fit et en dit tant, qu'il finit par se prendre de bec avec l'officier anglais, lequel, pour le contraindre au silence, n'eut d'autre ressource que de lui administrer une paire de gifles.

Il en résulta un pugilat en règle, duquel l'officier anglais sortit aux trois quarts démoli, ce qui accrut d'autant la popularité de Herr Wilfrid Langenberg.

Tel était, en effet, le nom dont, pour la circonstance, s'était affublé James Nobody.

Comme bien on pense, l'affaire n'alla pas toute seule, et l'officier anglais ayant porté plainte,

c'est entre deux gendarmes allemands que James Nobody fit son entrée au « *SpezialKommissariat* » de la gare de Berlin.

Il est à peine besoin d'indiquer que tous les Boches qui peuplaient le wagon, ayant témoigné en sa faveur, il ne fit que passer dans cet antre, d'où il sortit blanc comme neige, la tête haute, respectueusement salué par le commissaire et ses inspecteurs.

Quant à l'officier anglais, il en fut pour ses frais...

Colporté par les témoins, mais revu et amplifié par eux, le récit de cet incident, dont s'emparèrent les gazettes berlinoises du soir, fit la joie des populations.

Wilfrid Langenberg devint une sorte de héros national. Découvrant en lui l'un de ses représentants les plus qualifiés, la « race élue » lui décerna les honneurs du triomphe, ce qui lui valut d'absorber maintes « *sauerkraut* » bien tassées et d'innombrables « demis », mieux tassés encore.

Au vrai, il faillit mourir d'indigestion. Mais... le résultat qu'il cherchait fut atteint. Voici comment...

Un soir, tandis que, après avoir présidé un meeting du « *Jungdo* (1) », il rentrait à son hôtel pour y prendre un repos qui s'imposait, on remit à James Nobody une invitation ainsi conçue :

*La comtesse von Fredow
serait heureuse de voir figurer
au nombre de ses invités du lundi
M. Wilfrid Langenberg.*

12^{bis} Unter den Linden

— La comtesse von Fredow, s'exclama James Nobody, ahuri, celle qu'on appelle « la belle Hilda », et qui n'est autre, — excusez du peu, — que la propre sœur de ma vieille amie Irma Staub (2) ! Ah ! ça, que peut-elle bien me vouloir ?

Il ne devait pas tarder à l'apprendre...

1 — Ordre des Jeunes Allemands.

2 — Célèbre espionne dont les exploits fantastiques sont contés tout au long dans : *En Missions spéciales* ; *La Vierge rouge du Kremlin* et *Livrés à l'ennemi*, du même auteur. Berger-Levrault, éditeurs.

En effet, s'étant fait précéder d'une splendide gerbe d'orchidées, nouées d'un ruban aux couleurs nationales d'avant-guerre. James Nobody se rendit le lundi suivant chez la sémillante comtesse.

Mais, présumant que, chez elle, il allait avoir affaire à des gens appartenant à un tout autre milieu que celui où il évoluait depuis son arrivée à Berlin, en artiste consommé, il se composa un maintien.

Délaissant son habit moutarde, il se fendit d'un smoking, s'offrit des escarpins vernis et se coiffa d'un gibus.

Accoutré de la sorte, il était en « tenue ». Ce dont on lui sut un gré infini.

Son enjouement, sa faconde — encore qu'il se modérât — firent le reste.

Les invités, parmi lesquels se trouvaient de nombreux officiers et diplomates en uniforme, appartenaient pour la plupart à la plus haute noblesse de l'Empire.

A leur maintien réservé, à leur attitude distante, James Nobody comprit qu'on l'avait dépeint à eux comme un grotesque sans culture aucune, et bon tout au plus à servir d'amusette pendant une soirée.

La chose lui déplut souverainement, non pas qu'il attachât la moindre importance à l'opinion que pouvait avoir de lui tel ou tel de ces fantoches, mais bien parce qu'il lui importait qu'il en fût autrement.

Aussi s'efforça-t-il de le persuader qu'ils avaient affaire en lui, non seulement à un homme bien élevé, mais aussi à un homme d'une correction absolue et dont la culture générale était infiniment supérieure à celle que possédaient la plupart d'entre eux.

C'est avec une bonne grâce souriante, et même avec une faconde que n'eût pas désavouée l'un de nos Provençaux, qu'il répondit aux questions que lui posèrent certaines des personnalités présentes, tant et si bien qu'il eût tôt fait de conquérir les bonnes grâces de l'assistance.

La comtesse Hilda von Fredow elle-même, si entichée pourtant de son titre et des prérogatives y attachées, lui sut un gré infini d'avoir su transformer le succès de curiosité qu'elle escomptait pour lui, en un très réel succès estime, et elle ne cessa de lui prodiguer les sourires et les amabilités.

Un homme se trouvait là, cependant, le colonel Bicolai, que James Nobody eût préféré savoir aux cinq cents diables.

Non pas qu'il le craignît le moins du monde, car, au cours de la guerre, alors que cet officier dirigeait les services allemands d'espionnage, il lui avait joué plus d'un tour de sa façon, mais bien par ce que papillonnant sans cesse autour de la comtesse, à laquelle, visiblement, il faisait la cour, il empêchait James Nobody de l'approcher.

Or, si James Nobody était venu à cette soirée, ce n'était pas tant pour admirer le visage monoclé du trop galant colonel, que pour « causer » utilement avec la comtesse.

Par Frida Stenauer, il avait appris, en effet, que le comte von Fredow, le propre mari de la belle Hilda, encore qu'ataxique et candidat à la paralysie générale, n'en occupait pas moins un grade très élevé dans la hiérarchie de la Sainte-Vehme.

Sans pouvoir lui certifier le fait, car en pareille matière on n'acquiert que très difficilement une certitude, — elle lui avait même donné à entendre qu'elle ne serait pas autrement surprise si on lui apprenait que le comte von Fredow n'était autre que le chef suprême de cette redoutable autant que mystérieuse association.

Or, si cela était, la comtesse von Fredow devait le savoir mieux que quiconque et, elle, le sachant, il n'y avait aucune raison pour que James Nobody ne le sût pas à son tour...

Il est tant de moyens de « pénétrer » un secret, si bien gardé soit-il, pour peu qu'on veuille bien s'en donner la peine.

C'est pourquoi, ayant jeté son dévolu sur un médecin général qui se trouvait là, James Nobody l'embarqua dans une controverse sur « *l'incoordination pathologique des mouvements du corps humain* ».

Jouant son rôle en artiste consommé, James Nobody fit preuve d'une telle érudition, d'une connaissance si approfondie des traitements employés pour lutter contre cette grave maladie qu'est l'ataxie locomotrice, que le médecin général en demeura bouche bée.

— Ah ! ça, s'exclama-t-il, ahuri, vous êtes donc médecin ?

— Pas le moins du monde ! répondit James Nobody en souriant, mais, pourquoi cette question ?

— Mais, parce que vous paraissez en savoirs

sur ce sujet, beaucoup plus que je n'en sais moi-même, et...

— Sans doute n'êtes-vous pas allé aux Indes ? interrompit, avec le plus grand sérieux, James Nobody.

— Aux Indes ! Ma foi non ! fit l'autre, dont le désarroi apparaissait total. Et, qu'ont donc à voir les Indes dans cette affaire ?

— Ce qu'elles ont à y voir ? fit mine de s'étonner le grand détective ; ignoreriez-vous donc que, là-bas, se trouvent des fakirs qui guérissent couramment, comme en se jouant, cette cruelle maladie ?

Depuis un moment, la comtesse, qui était parvenue enfin à « semer » son adorateur, s'était approchée d'eux, et suivait avec une très réelle attention leur discussion.

— C'est vrai cela ? intervint-elle soudain. S'inclinant galamment, James Nobody répondit :

— C'est tellement vrai que moi qui vous parle, j'ai été guéri de cette maladie par l'un d'entre eux.

— Vous ? s'exclama la comtesse.

— Moi-même.

— Quand cela ? insista-t-elle.

— En 1913 exactement ! répondit le grand détective.

— Et, depuis, vous n'avez plus ressenti les atteintes du mal ? fit-elle, vivement émue.

— Non seulement je n'ai jamais souffert, depuis, mais, ainsi que vous le pouvez constater, j'ai recouvré toute ma souplesse d'antan.

— C'est magnifique ! s'exclama la comtesse ; et en quoi consiste le traitement ?

— Il est d'une simplicité extrême. A la base, électroponcture⁽¹⁾ ; puis, massages électriques fréquents ; après quoi, ingestion d'infusions provenant de simples.

— Et, ces simples, vous les connaissez ?

— Je les connais.

— Suffisamment pour appliquer le traitement ?

— J'ai déjà guéri plusieurs personnes. Le médecin général et la comtesse échangèrent un regard surpris...

— Ce que je ne m'explique pas, fit soudain l'officier, c'est que les fakirs, dont la science est certaine, mais dont les moyens d'action sont rudimentaires, possèdent des appareils électriques. C'est la première fois que j'entends relater le fait.

1 — Traitement par lequel on fait passer un courant électrique dans les tissus au moyen d'aiguilles.

— Aussi, n'en possèdent-ils pas, répondit vivement le grand détective.

— Alors ?

— Alors leur force de volonté et leur fluide suppléent à tout. Il m'a fallu, pour remplacer ces deux qualités essentielles qui me font entièrement défaut, tâtonner longuement. Ce n'est qu'après de longues recherches et après avoir fait maintes expériences, que j'ai découvert le traitement par l'électroponcture.

— Et, vous êtes certain du résultat ?

— Absolument certain, à la condition, bien entendu, que l'ataxie ne provienne pas d'une maladie... spécifique, et que le malade soit en état de supporter le traitement qui est extrêmement douloureux.

— Ce traitement, seriez-vous disposé à l'appliquer à mon mari ? demanda soudain la comtesse, après avoir consulté du regard le médecin général.

James Nobody parut douloureusement surpris...

— Comment ! s'exclama-t-il, le comte von Fredow...

— Le comte von Fredow est à ce point malade, interrompit la comtesse que, le jugeant inguérissable, les médecins l'ont abandonné.

— Oh ! le malheureux !

— Oh ! oui ! Il est malheureux ! poursuivit la jeune femme. Et, il l'est d'autant plus que, non seulement, il souffre dans sa chair, mais aussi qu'il souffre dans « son cerveau ».

— Dans son cerveau ! s'écria le grand détective, qui feignit d'être profondément ému. Comment cela ? Que voulez-vous dire ?

La comtesse eut une seconde d'hésitation... Puis, enfin, elle déclara :

— Vous nous avez donné, en giflant cet Anglais, une telle preuve de patriotisme, votre attitude, depuis, a été empreinte d'un tel loyalisme que, d'ores et déjà, *je vous tiens pour l'un des nôtres*.

— Pour l'un des vôtres ? interrompit le grand détective. Quels sont ceux-là ?

— Vous le saurez plus tard, répondit la comtesse, après avoir échangé un nouveau coup d'œil avec le médecin général. *Mais, dès maintenant, sachez que le comte exerce une haute et redoutable fonction et que, de son salut, dépend le salut même de l'Allemagne.*

— Oh ! Oh ! s'exclama James Nobody, mais en ce cas, il faut absolument le guérir ! Où se trouve-t-il actuellement ?

— Ici même, dans un pavillon situé au fond du jardin.

— Parfait ! Voulez-vous que nous allions le voir immédiatement ? La comtesse parut gênée...

— Immédiatement, fit-elle, cela me paraît impossible. *Avant que d'approcher le comte, il faudra que... vous vous entreteniez avec ses amis. Peut-être même vous demanderont-ils de vous soumettre à une... petite formalité*, laquelle ne vous engagera pas à grand chose, puisque vous êtes un bon et loyal allemand, *mais qui leur paraîtra, sans doute, indispensable.*

Feignant une surprise qu'il n'éprouvait certes pas, car, désormais, il était fixé, le grand détective avait écouté la comtesse, bouche bée...

— Ne m'avez-vous pas dit, lui demanda-t-il, enfin, que du salut du comte dépendait Le salut de notre chère patrie ?

— Cela, je l'affirme sur l'honneur ! intervint [e médecin général.

— Je n'en demande pas plus, répondit simplement James Nobody qui, se tournant vers la comtesse, poursuivit :

— Étant données les déclarations que vous venez de faire et la parole que vient de me donner le docteur, je me déclare prêt à subir toutes les formalités qu'on voudra bien m'indiquer. L'essentiel est de sauver le comte. Le reste m'importe peu.

— Telle est bien votre façon de penser ? lui demanda la comtesse.

— Je vous en donne l'assurance.

— En ce cas, nous allons pouvoir nous entendre.

Puis, s'adressant au médecin général, elle ajouta :

— M. Ludwig Langensberg et moi, nous nous rendons de ce pas à la «Chambre du Conseil», voulez-vous demander à nos «amis» de venir nous y rejoindre.

Intérieurement, James Nobody exulta...

— Cette fois, ça y est ! pensa-t-il. Je «les» ai !

Et, en effet, il «les» avait...

Car, deux minutes plus tard, présenté aux «Francs-Juges» par M^{me} von Fredow, il comparait devant leur tribunal...

VIII

Où James Nobody s'affilie à la Sainte-Vehme.

Quand il pénétra dans la «Chambre du Conseil», éblouissante de lumière, James Nobody se trouva en présence de sept individus qui, vêtus d'une sorte de robe noire et le visage soigneusement masqué, étaient assis derrière une table sur laquelle étaient placés une Bible, une branche de saule fraîchement coupée et un poignard acéré.

James Nobody s'arrêta, surpris et, se tournant vers M^{me} von Fredow :

— Pourriez-vous me dire, madame, lui, demanda-t-il sur un ton sévère, à quoi rime cette mascarade ? Sommes-nous donc en temps de carnaval ? Et pourquoi, alors que je m'attendais à trouver ici un malade, me présentez-vous à une assemblée de pitres ? C'est mal cela !

L'effet produit par ces paroles sur la comtesse fut terrible...

Devenue blême, livide même, elle se tourna vers ceux que James Nobody venait ainsi d'insulter et, d'une voix tremblante, elle leur dit

— Veuillez l'excuser, Seigneurs, ignorant le rang illustre que vous occupez, il n'a pu deviner...

— Pardon ! interrompit nettement le grand détective, n'ayant rien demandé à personne, je n'ai d'excuses à présenter à qui que ce soit.

Et, martelant les mots, il poursuivit :

— C'est le visage découvert, en homme qui n'a rien à cacher, partant, rien à craindre, que je suis mon chemin dans la vie. Pourquoi ces gens-là ne font-ils pas de même ? Quelles sont donc les tares, — peut-être même ce mot est-il insuffisant, — qu'ils dissimulent sous le masque ? Que signifie cet accoutrement ridicule ?

Puis, s'adressant à eux, directement, il ajouta :

— Et, d'abord, que me voulez-vous ? Vous dois-je quelque chose ?

— *Vous nous devez le respect !* répondit d'une voix sépulcrale, le président de ce singulier tribunal.

James Nobody haussa les épaules et se mit à rire...

— Et, l'obéissance aussi, sans doute ? ironisa-t-il.

— *Pas encore, mais cela viendra !* répondit l'autre.

Du coup, James Nobody reprit son sérieux :

— Je regrette infiniment de vous contredire, déclara-t-il avec netteté, mais j'ai pour principe de n'obéir qu'à moi-même, — dans le cadre de la loi, bien entendu, — et de ne respecter que ce que j'estime respectable. Or, ne sachant pas qui vous êtes...

— *Qui nous sommes ?* interrompit le président, *vous allez l'apprendre.*

— En quoi voulez-vous que cela m'intéresse ? Je n'ai jamais demandé, que je sache, à entrer en relation avec vous.

— *Non certes ! Mais vous avez offert de soigner, et vous avez promis de guérir le comte von Fredow.*

James Nobody eut un sourire...

— Vous faites erreur, répondit-il, je n'ai pas offert de soigner le comte. *On m'a demandé de le guérir, ce qui n'est pas la même chose.*

Et, gouailleur, il ajouta :

— D'ailleurs, en quoi cette affaire peut-elle vous intéresser ?

— En quoi elle peut nous intéresser ? s'exclama le président. *Ne vous a-t-on pas dit, tout à l'heure, que le comte Fredow était notre ami ? De plus, il est notre chef. Il est donc naturel...*

D'un geste, le grand détective l'interrompit...

— Je ne vous demande aucune confiance, déclara-t-il, fermement, et ce que vous êtes m'importe peu.. Ce qui m'importe, par contre, c'est de ne pas perdre inutilement mon temps. Aussi, — à moins que vous n'y trouviez à redire, — vais-je vous tirer ma révérence..

— Une minute, je vous prie ! fit le président et, s'adressant à son voisin de droite, il lui dit « *mezza voce* » :

— *Sauf erreur, voilà un caractère ! Qu'en pense Votre Altesse Impériale ?*

Si bas qu'il eut parlé, James Nobody avait entendu...

Il tressaillit imperceptiblement...

Et, l'oreille tendue, il écouta la réponse...

— *Je pense,* répondit l'« Altesse », *qu'il faut nous attacher cet homme coûte que coûte. Il est discret, loyal, énergique, adroit ; j'estime que ce serait une précieuse recrue pour la Saint Vehme.*

Le président hocha approbativement la tête, puis s'adressant à James Nobody, qui attendait patiemment la fin de ce colloque :

— *Les hommes comme vous sont rares,* lui dit-il. *L'énergie et la discrétion dont vous venez de faire*

preuve nous ont donné votre mesure et nous incitent à vous faire confiance.

« *Et, bien que nos statuts nous interdisent formellement de procéder ainsi, nous n'exigerons pas de vous le serment d'usage et...*

— Quel serment ? interrompit assez cavalièrement James Nobody..

— *Celui que tout nouvel initié doit prêter devant nous. Le grand détective écarquilla les yeux...*

— Le serment ! s'exclama-t-il, en simulant la surprise la plus vive, qui donc êtes-vous ?

— *Nous sommes les Francs-Juges,* répondit, d'une voix caverneuse, le président.

S'il escomptait un effet de terreur, il dut être profondément déçu car, outrant son attitude, James Nobody s'exclama, gouailleur :

— Les Francs-Juges ! *Herr Gott !* Il en existe donc encore ? Je les croyais morts et enterrés depuis... Charlemagne.

Et, narquois, il poursuivit :

— Est-ce à dire que la Sainte-Vehme ait été, par vos soins, ressuscitée ? Ce serait du dernier grotesque, parce que d'un intérêt douteux ! Nous ne sommes plus au Moyen Age, que diable !

Encore que profondément vraie, l'apostrophe ne fut pas du goût du président qui, furibond, répondit :

— *C'est devant son « Saint Tribunal » que vous vous trouvez en ce moment. Et, si nous ne sommes plus au Moyen Age, il n'en demeure pas moins que, de même qu'à cette époque lointaine de notre histoire, il nous reste des morts à venger, des traîtres à punir, et la patrie à sauver !*

James Nobody comprit que le moment était venu de jeter du lest...

Son but n'était pas, en effet, de s'aliéner des Francs-Juges, mais, au contraire, de se faire bien venir d'eux, afin de découvrir leurs ténébreux projets.

Aussi, feignant l'enthousiasme le plus vif, s'écria-t-il :

— *Der Teuffel !* Voilà un programme comme je les aime ! Et, si, vraiment, vous êtes de taille à l'appliquer, désormais je suis des vôtres !

Puis, s'approchant de la table, il ajouta :

— Quelle est la formule du serment, je vous prie ?

— *Vous êtes dispensé du serment,* répéta le président.

— Et, s'il me plaît de le prêter ? insista le grand détective, je veux, au moins, savoir ce à quoi je m'engage.

— *Vous aimez votre patrie ?* répondit le président.

— Parbleu !

— *Vous êtes prêt à la défendre envers et contre tous ?*

— Cela va de soi !

— *Aucun sacrifice, — MÊME CELUI DE VOTRE VIE, — ne vous coûtera, pourvu qu'il assure son triomphe et sa gloire ?*

— Cela, je le jure !

Les Francs-Juges échangèrent un coup d'œil satisfait.

— En ce cas, reprit sur un ton solennel le président, je vous reçois dès maintenant, au sein de notre Sainte Association et, agissant au mieux de ses intérêts, — cela, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, — je vous élève au grade de maître, ce qui vous dispense de l'initiation aux trois premiers degrés.

— Je saurai me montrer digne de cette faveur, fit James Nobody, sans rire.

— Nous y comptons fermement, répondit le président. J'ajoute que si vous réussissez à guérir notre « Grand-Maître », si vous le sauvez, la dignité de « Franc-Juge honoraire », *vous sera immédiatement conférée.*

Puis, s'adressant à la comtesse Hilda, le président poursuivit :

— *Herr Wilfrid Langenberg, étant désormais des nôtres, il n'y a plus d'inconvénient à ce qu'il soit présenté à Son Excellence le comte con Fredow.*

Et, levant les yeux au ciel, il ajouta :

— *Puisse notre nouveau frère ranimer « la lumière qui s'éteint » ! Puisse-t-il rendre à notre chère Allemagne le plus actif et le plus énergique de ses enfants.*

James Nobody eut toutes les peines du monde à garder son sérieux...

— Si tu comptes là-dessus, fit-il « *in petto* », tu risques d'attendre longtemps.

Mais, il ne s'en exclama pas moins avec énergie :

— Daigne le Très-Haut accueillir ce vœu, et me donner la force et la science qui me sont indispensables pour mener à bien la mission que vous venez de me confier !

— *Ach !* s'écria, à son tour, le président, en suivant des yeux le grand détective que, déjà, la com-

tesse von Fredow entraînait vers la couche où gisait le « Grand-Maître ». *Ach ! que voilà un bon patriote !*

Il ne croyait pas si bien dire...

IX

Où James Nobody se décide à employer les grands moyens.

Quand il pénétra dans la chambre somptueusement meublée où, sur son lit de douleur, était étendu le comte von Fredow, près duquel l'avait précédé la comtesse, James Nobody comprit aussitôt que ce dernier était d'une tout autre essence que les Boches auxquels, jusqu'ici, il avait eu affaire.

Celui-là était un « super-Boche », si j'ose dire, un authentique descendant de ces hauts barons qui, groupés depuis des siècles autour des Hohenzollern, firent de ceux-ci des rois d'abord, des empereurs ensuite...

N'allez pas croire, surtout, que le comte von Fredow fut un colosse.

Au vrai, les armures gigantesques qui ornaient les quatre coins de la chambre, et qui, toutes quatre, avaient été portées par l'un de ses ancêtres, eussent mal convenu à cet homuncule, dont le corps ratatiné s'avérait d'une maigreur effrayante, quasi squelettique, faisant peine à voir...

Mais, si les membres de cet homme paraissaient ossifiés, si sa face, que recouvrait une peau qu'on eut dit parcheminée, révélaient sa déchéance physique, en ses yeux, par contre, — des yeux étranges, inquiétants, aux reflets d'acier, — se lisait une force de volonté peu commune, et pour tout dire, le génie...

Et, de sentir ces yeux rivés sur les siens, James Nobody éprouva une sensation de gêne, une sensation qui confinait à l'angoisse.

Mais, il ne fléchit pas...

Il ne rompit pas le contact visuel...

Au contraire, accumulant, en son regard, tout ce qu'il possédait de volonté et d'énergie, il se pencha sur von Fredow et, malgré la résistance farouche, obstinée, que lui opposa ce dernier, il le contraignit à baisser, puis à fermer les yeux...

C'était là, un succès évident...

Ce succès, il put l'exploiter immédiatement ; car, immédiatement, von Fredow se soumit...

— *La comtesse von Fredow, déclara-t-il, en effet, d'une voix expirante au grand détective, m'a dit tout le bien que nos « amis » et elle-même pensent de vous. Elle m'a dit également qu'ils vous ont accordé toute leur confiance.*

« *Je vous accorde également la mienne ; non pas que je sois influencé le moins du monde par eux, mais bien parce que, ayant la prétention de m'y connaître, je vous tiens pour un homme vraiment digne de ce nom.*

« *Ils sont rares, en effet, ceux qui, faisant fléchir ma volonté, m'ont obligé à baisser les yeux.*

« *Guillaume II lui-même, — et Dieu sait si je l'admire et si je l'aime ! — n'y est jamais parvenu.*

« *Mais vous, bien que connaissant mon ascendance illustre, le grade souverain que je détiens dans notre Association et qui fait de moi le maître incontesté des forces occultes qui, DEMAIN, DONNERONT À L'ALLEMAGNE L'HÉGÉMONIE MONDIALE, dès l'abord ; vous avez aboli en moi la volonté.*

« C'EST DONC QUE VOUS NE ME CRAIGNEZ PAS !

« *Pourquoi ?*

« *Parce que, animé de l'amour ardent de la patrie, ce qui détermine en vous le désir de bien faire, — vous venez vers moi avec une âme pure et les meilleures intentions.*

Von Fredow absorba une gorgée de la potion qui se trouvait sur une table, à sa portée, puis, il poursuivit :

— *Vous possédez, paraît-il, le moyen de guérir l'atroce maladie qui m'a réduit à l'état dans lequel vous me voyez. Mes amis, du moins, me l'affirment.*

« *Soit !*

« *De même qu'eux, je crois en vous, et dès maintenant, je remets entre vos mains mon pauvre corps torturé.*

« *Faites-en, ce que vous voudrez...*

« *Mais ne perdez pas de vue que, en me sauvant, c'est l'Allemagne elle-même que vous sauverez.*

« *Dès ce jour, vous faites partie de ma « maison », et je vous attache à ma personne.*

Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, le comte von Fredow retomba sur son lit...

Puis, il se mit à pleurer...

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, — car, jamais, il n'avait frappé un ennemi à terre, James

Nobody s'empressa de lui prodiguer les apaisements nécessaires.

Après quoi, il l'examina et l'ausculta soigneusement⁽¹⁾.

Il eût tôt fait de se rendre compte que si von Fredow était incurable, on pouvait néanmoins améliorer son état.

Il s'y employa aussitôt.

Comment s'y prit-il ?

Quels moyens employa-t-il pour galvaniser ce mort vivant ?

Se servit-il vraiment du traitement⁽²⁾ en faveur aux Indes, où l'y appliquent les fakirs. Je n'oserai l'affirmer...

Toujours est-il que, quinze jours plus tard, s'il n'était pas redevenu ingambe, le comte von Fredow ne s'en mouvait pas moins, appuyé sur ses cannes, dans l'espace restreint qui séparait sa chambre à coucher de son cabinet de travail.

C'est alors, — mais alors seulement, — que James Nobody put se rendre compte de la formidable activité de cet homme.

Non seulement il était la cheville ouvrière de la Sainte-Vehme et de toutes les sociétés secrètes qui gravitent autour d'elle, mais, *représentant officieux du Kaiser, c'est lui qui transmettait au Gouvernement du Reich les ordres de ce dernier.* Car, — *et de cela put s'assurer le grand détective,* — rien ne se fait en Allemagne qui n'ait été auparavant étudié et décidé à Doorn⁽³⁾.

Ne quittant pas le comte d'une semelle, — *ne se devait-il pas de lui prodiguer ses soins ?* — James Nobody vit, petit à petit, s'estomper, puis se préciser à ses yeux, cette formidable entreprise de démolition qu'est l'Allemagne moderne, cette Allemagne qui a élevé le camouflage à la hauteur d'une institution !

Car, là-bas, depuis la Constitution de Weimar jusqu'aux déclarations locarniennes de Gustav Stresemann, tout n'est que camouflage.

L'activité des partis de gauche ? camouflage également.

1 — Avant que d'entrer dans le journalisme où il devait faire une carrière retentissante, James Nobody avait fait ses études de médecine.

2 — Ce traitement existe vraiment. D'ailleurs, il serait aussi vain de sous-estimer la science des fakirs, que de nier leur puissance psychique, laquelle est très réelle.

3 — Résidence actuelle du Kaiser, située en Hollande.

La propagande communiste, elle-même, n'était qu'un camouflage, destiné à obtenir des Alliés l'autorisation de renforcer les effectifs de la Schupo.

Si, d'aventure, certains chefs communistes, prenant leur rôle au sérieux, s'avisait d'alerter leurs troupes et de les « faire descendre dans la rue », c'est mains sur la tête, et à coups de crosses dans les reins qu'on les reconduisait dans les bouges d'où elles sortaient, à moins qu'on ne les menât à la prison la plus proche :

Ce communisme-là n'avait pas cours en Allemagne.

Von Fredow y tenait la main, et il n'aurait jamais admis qu'on transgressât, sur ce point, ses instructions.

D'ailleurs, n'accueillait-il pas, avec la même bienveillance, les chefs les plus en vue de la Reichswehr et les représentants les plus qualifiés de l'ambassade des Soviets ?

Ne les réunissait-il pas à tout propos, et même hors de propos, — autour de sa table, laquelle passait pour être la mieux servie et la plus accueillante de la République d'Empire ?

Et, n'était-ce point là, entre la poire et le fromage, qu'il transmettait à ses hôtes, qu'ils fussent Russes ou Allemands, les ordres de son Auguste maître ?

Ah ! Elle était bien ourdie la conspiration qui étendait ses mille et une ramifications sur l'Allemagne tout entière...

C'est d'un même cœur et avec une égale fermeté que tous : racistes, nationalistes, républicains, radicaux, social-démocrates et communistes, préparaient dans des sphères diverses, mais avec des directives identiques, la guerre de demain, cette guerre qui dépassera, en horreur, toutes celles qui l'ont précédée...

Par le fait même qu'il se trouvait au centre du point névralgique, c'est-à-dire, à l'endroit même où s'élaborait, sous la direction de von Fredow, le formidable plan d'agression, James Nobody put l'étudier en ses moindres détails.

Il était conforme, en tous points, au fameux thème des manœuvres et authentifiait, sans contestation possible, les déclarations de ce maître-espion qu'était Karl Staubing.

Mais ce qui surprit le plus James Nobody, et ce qui l'angoissa quelque peu, c'est le soin minutieux qu'apportait von Fredow à régler les moindres détails de « la grande aventure ».

S'étant aperçu un beau jour que von Fredow était dans un extraordinaire état de sur excitation, respectueusement, il lui demanda ce qui motivait son émoi.

Lui tendant le journal *L'Avenir*, et lui désignant un article du lieutenant-colonel Magne, relatif à l'organisation défensive des frontières françaises, il lui répondit :

— *Lisez, et vous comprendrez !*

Docilement, James Nobody prit le journal et, après avoir parcouru le préambule de cet article, lut posément la partie entourée d'un trait de crayon bleu, dont voici le texte :

De quoi s'agit-il. ?

Avant tout, d'assurer la tranquillité de notre mobilisation et de notre concentration ; on sait que la nouvelle organisation de l'armée, bâtie sur la réduction du temps de service, met notre couverture en médiocre posture. Il faut donc fournir à un minimum de troupes le maximum de capacité de résistance. Contre quoi ? Contre cette armée de choc, très manœuvrière, très entraînée que constituent « Reichswehr » et « Shupo », suivant l'aveu même du général von Seeckt ; excellent « Menschenmateriel », mais sera-t-il puissamment outillé ?

Il est permis d'espérer que non ; il ne semble pas, à moins d'un tour de force, que les Allemands puissent amener de l'artillerie de gros calibre sur la frontière lorraine dans les premiers jours d'un conflit ; au moins tant que les stipulations du Traité de Versailles, concernant les fabrications et la neutralisation de la rive gauche du Rhin resteront en vigueur. En face d'une armée de métier très manœuvrière et appuyée par une artillerie légère, il semble bien qu'il faut avant tout constituer une ligne de bataille moyennement retranchée, avec, réseaux de fils de fer et une forte organisation arrière du champ de bataille. J'entends par là que la capacité de résistance des troupes doit être accrue par des tranchées bien organisées, par des abris bétonnés à la résistance du 105, et par des moyens de transport rapides à l'usage des réserves ; pour cela, multiplier les autos-mitrailleuses et autos-canons, avoir de nombreux empla-

cements de batterie non occupés en permanence, des régiments de 75 portés, des troupes de cavalerie bien pourvues pour le combat à pied.

Telle est la première sécurité à envisager, donner à la couverture le moyen de développer le plus grand rendement. Il est assurément souhaitable d'avoir une ligne de retranchements bien organisés sur toute la frontière du Rhin au Luxembourg : notons que ce ne sera, comme en 1914, qu'une faible partie de la ligne de bataille ; la Belgique, qui n'est plus neutre, serait sûrement de nouveau comprise dans ce champ de bataille.

Mais souhaitable n'est pas toujours possible ; une ligne de retranchements non occupés en permanence se détériore et devient inutilisable, si elle n'est pas bétonnée ; faire une ligne bétonnée tout le long de la frontière serait très coûteux et gênant pour les populations.

Force est donc d'avoir des secteurs bétonnés préparés d'avance et d'autres où le retranchement sera fait par les troupes de couverture au moment du besoin.

Tels sont les besoins initiaux ; il ne semble pas qu'y trouvent place des batteries ou ouvrages d'infanterie d'épreuve du gros calibre. Pour le développement ultérieur des opérations, il est certain que de tels môles de résistance pourraient être fort utiles, soit en cas d'échec de l'offensive nécessaire, soit pour créer un secteur passif pendant une opération offensive.

Mais il semble bien que c'est là un besoin de deuxième urgence, et que la couverture n'en a cure. Or, c'est en première urgence la couverture qu'il faut renforcer, en lui offrant un champ de bataille organisé.

Quand il eut achevé la lecture de cet article, le grand détective, se tournant vers le comte von Fredow, lui dit :

— Mais, tout ceci me semble assez logique, et je ne vois pas...

— *Der Teuffel!* interrompit le comte, je pense bien que c'est logique ! C'est même lumineux ! Aussi vais-je mettre ordre à cela !

Et, appelant son secrétaire, il lui dicta l'entrefilet que voici⁽¹⁾ :

Les journaux de Strasbourg et de Metz annoncent que la construction de la nouvelle ligne fortifiée est commencée en différents endroits. De nombreuses plaintes se sont déjà élevées, non seulement contre le fait que l'on ne tient aucun compte des demandes de la population, mais encore contre le fait que l'on n'applique pas les prescriptions légales sur l'expropriation. Le parti socialiste alsacien a protesté contre la construction de fortifications coûteuses et sans objet en bordure de la frontière allemande, complètement désarmée. Une unanimité presque complète dans cette question a été réalisée dans l'opinion publique d'Alsace-Lorraine, si on en excepte toutefois les feuilles nationalistes françaises.

Aussi, quelle ne fut pas la surprise de James. Nobody quand, le surlendemain, le comte von Fredow lui montra, dans une feuille française de Metz, laquelle, il est vrai, est rédigée en langue allemande, une véhémement protestation contre la transformation de l'Alsace-Lorraine en un vaste glacis de forteresse.

Après avoir rappelé que, en cas de guerre, les forts deviennent des centres de résistance, ce qui ne peut produire autour d'eux que ruines et dévastations, ce journal ajoutait :

On ne comprend pas comment cette luxueuse-dépense de milliards peut s'accorder avec la prétendue politique de réconciliation de M. Briand.

De même, il est incompréhensible que de nouvelles voies ferrées soient subitement construites ici pour de pures raisons militaires, tandis qu'on rejette, sous le prétexte de manque de crédits, des projets de lignes réclamées depuis longtemps dans la partie nord de l'Alsace-Lorraine.

— Évidemment, se dit James Nobody, « l'affaire » est supérieurement dirigée. Et « *in petto* », il ajouta :

— Si je n'arrive pas, par un moyen quelconque,

1 — Cet entrefilet a été reproduit, après avoir été inséré dans la *Gazette de la Croix*, par la plupart des journaux allemands.

à détraquer cette redoutable association de mal-fauteurs qu'est la Sainte-Vehme, c'est elle qui nous détraquera.

« Donc, en avant les grands moyens ! »

X

Où James Nobody un terme à ses exploits...

Dans les jours qui suivirent, Berlin fut le théâtre d'événements aussi sensationnels que mystérieux... ; mais qui, tous, se produisirent dès que Herr Ludwig Langensberg, ayant mené à bien sa mission, — qui était de remettre sur pieds von Fredow, — eut quitté Berlin.

Tout d'abord, on eut à déplorer la mort du comte, lequel trépassa subitement, sans que rien ait donné à prévoir une telle catastrophe.

Désespérée, sa femme, la « belle Hilda » se suicida. Du moins, le prétendit-on...

Le nouveau Grand-Maitre de la Sainte-Vehme, le prince Othon de Wiesbaden, fut écrasé par un chauffeur qui, malgré les recherches effectuées par la police, demeura inconnu.

Puis, toute une série de catastrophes s'abattit sur les Francs-Juges.

L'un fut convaincu, — ou presque, — de concussion et dut démissionner.

L'autre, surpris par sa chaste moitié, — *qui le défigura aux trois quarts*, — en un lieu que la police tolère, mais que la morale réproouve, devint la risée de ses concitoyens.

Un troisième, accusé de vol dans les grands magasins, — *ne trouva-t-on pas dans ses poches un coupon de dentelles, des flacons d'odeur, et d'autres menus objets qui n'avaient qu'à faire ?* — fut traduit devant les tribunaux et sévèrement condamné.

D'autres, enfin, eurent à subir les pires maux qui soient, lesquels s'étagèrent entre les coliques et le mal de dents.

Bref, ce fut une hécatombe...

Puis, un beau jour, le bruit se répandit dans Berlin, que les archives de la Sainte-Vehme avaient disparu...

Renseignements pris, le fait fut reconnu exact.

Cette fois ce n'était plus d'un désastre qu'il

s'agissait, mais bien d'une catastrophe, car, pour peu que l'auteur du rapt, — soyons polis ! — ait réussi à leur faire franchir la frontière, l'étranger allait apprendre du joli...

Du coup, la Sainte-Vehme, — ou du moins, ce qui en restait, — capitula.

Elle demanda à « causer ».

Comment ?

Par l'entremise de la presse, ce qui est une manière comme une autre de tendre un piège.

Aussi, l'auteur mystérieux des hauts faits relatés ci-dessus, ne s'y laissa-t-il pas prendre et, afin d'amener ses adversaires à une plus saine compréhension des choses ; jugea-t-il devoir leur donner une dernière leçon.

Elle fut d'importance...

Extrayant des dossiers de la Sainte-Vehme les fiches établies par leurs chefs, il en envoya des photographies à chacun des affiliés les plus en vue.

C'est ainsi que l'un apprit qu'il n'était qu'un ivrogne.

Un autre se vit attribuer des mœurs... spéciales.

Un troisième put se convaincre que s'il trompait sa femme, celle-ci le lui rendait avec usure.

Comme bien on pense, ce fut un « tolle » général, et la « Sainte Association », dont les séances s'espaçaient de plus en plus, eut tôt fait de devenir intenable.

Dans Berlin, on n'apercevait plus que crânes en capilotade, yeux au « beurre noir » et nez en marmelade.

S'accusant des pires infamies, les femmes se crépaient le chignon avec un ensemble parfait.

La Reichswehr elle-même ne fut pas épargnée. Des officiers allèrent sur le terrain ; on dut les rapporter sur des brancards.

Et les fiches de continuer à pleuvoir... Chacun reçut la sienne...

Généraux, parlementaires, magistrats, universitaires, industriels, etc..., se virent sur le point d'être déshabillés — et comment ! — en plein public.

Car, — et c'était ce qu'il y avait de terrible en cette affaire, — une note imprimée, jointe à la fiche, leur annonçait que pour peu qu'ils retournassent aux séances de la Sainte-Vehme, un exemplaire de cette fiche serait adressé à leurs amis et connaissances.

L'auteur anonyme de ces malencontreux envois n'eut pas à insister.

En moins d'un mois, les salles où se réunissaient d'habitude les affiliés de la Sainte-Vehme, devinrent aussi désertes que le sont les « polders » qui avoisinent le Mont Saint-Michel.

Que dis-je ?

Ce ne fut même pas une désertion...

Ce fut une liquéfaction !

Aussi, James Nobody, qui était rentré à Cologne pour mettre la dernière main au rapport d'ensemble qu'il rédigeait pour le War-Office, avait-il le sourire ...

Et, quand lui parvenait la nouvelle de quelque incident nouveau :

— Ça va ! Ça va ! exultait-il, en se frottant les mains.

Comment ! me direz-vous ; ce n'était donc pas lui l'auteur de ce... désastre ?

Lui ?

Pas si bête !

Ne fallait-il pas, d'ailleurs, que sa présence à Cologne fût constatée par les Boches eux-mêmes ?

Car, ces derniers avaient enfin réussi à le repérer. S'il n'avait pas tout dit, Karl Staubing avait tout de même parlé...

Il en était résulté que, « brûlé »⁽¹⁾, James Nobody était épié par cent paires d'yeux...

Aussi se gardait-il bien de tout geste inutile.

Mais, s'il n'était pas « *le bras qui exécute* », il n'en demeurait pas moins « *le cerveau qui commande* ».

C'est par son ordre, et conformément à ses instructions que la Sainte-Vehme avait été ainsi dissociée.

Mais, jugeant indigne de lui cette besogne d'épuration, — encore qu'il la sût nécessaire, il avait confié le soin de l'entreprendre et de la mener à bien, à la collaboratrice dévouée qu'était devenue pour lui Frida Stenauer.

La Sainte-Vehme l'ayant torturé moralement et physiquement, elle avait juré de se venger.

Elle tenait son serment.

Quoi de plus juste ?

Aussi, quand ayant mis un terme à ses exploits, elle revint à Cologne, y fut-elle accueillie en triomphatrice.

Modeste, elle se déroba...

Mais, en ses yeux, se lisait la joie que donne le succès.

Est-ce à dire que, de son fait, tout danger était écarté ?

Non, certes !

Car, quoi qu'elle dise ou qu'elle fasse, l'Allemagne ne désarme pas.

Ne pouvant digérer sa défaite, décidée à en éluder les conséquences et à en abolir le souvenir ; elle lutte avec une énergie farouche et un succès évident pour reprendre sa place, — qui, à son sens, doit être la première, — parmi les nations civilisées.

Ce qu'ont fait du traité de Versailles ses dirigeants, tout le monde le sait.

Il serait cruel d'insister...

Mais de ce que, volontairement, nous avons fermé les yeux pour ne pas être contraints d'avoir à constater, — partant, à réprimer, — la plupart des infractions au traité commises par elle ; ses dirigeants, qu'ils soient ou non occultes, auraient le plus grand tort d'inférer que nous ignorons ces infractions.

Nous savons fort bien que, tandis que Gustav Stresemann s'en va clamant partout que jamais l'Allemagne ne fut aussi résolument pacifiste et que, fidèle au pacte Kellog, elle a définitivement renoncé à la guerre, pour obtenir le triomphe de ses revendications ; d'autres que lui, pensent et agissent autrement.

Les pacifistes professionnels, ceux qui prennent leur mot d'ordre, soit à Amsterdam, soit à Moscou, soit encore rue de Valois, — ce qui a pour premier résultat de leur faire prendre des vessies pour des lanternes, — affectent de considérer comme un dogme intangible le culte nouveau rendu à la bonne foi allemande.

Pour eux, les accords de Locarno sont seuls valables et le pacte Kellog demeure un fait historique d'où, demain, sortira, revu et corrigé le statut de l'humanité.

Demain ?...

Savez-vous ce qui se produira demain ?

Je vais vous le dire...

Quand Stresemann ayant achevé de chloroformer l'opinion mondiale aura enfin obtenu de ses collègues du Conseil de la Société des Nations, le

1 — Reconnu, identifié.

désarmement intégral des grandes puissances ; quand, aidé en cela par ce redoutable aventurier qu'est Litvinoff, il aura fait adopter le principe d'une milice internationale, dont les hommes de Genève auront seuls le droit de disposer, quand les armées et les marines de l'Entente seront passées à l'état de légende et que les engins dont elles disposent actuellement, seront devenus des pièces de musée ; alors, — mais alors seulement, — il jettera bas le masque.

De même que Bethmann-Hollweg, son prédécesseur, a déclaré nul et non avenu, en 1914, le traité garantissant la neutralité de la Belgique ; il déclarera nuls et non avenus tous les traités, tous les accords, tous les pactes que, volontairement ou non, l'Allemagne a signés depuis l'armistice.

C'est avec une joie sadique et un souverain mépris de la parole donnée que l'Allemagne et ses dirigeants déchireront ces traités, renieront ces accords, désavoueront ces pactes qui, pour eux, sont et demeurent de vulgaires chiffons de papier.

Par quoi les remplaceront-ils ?

Par le droit « du poing » !

Ce poing qui, tout récemment encore s'abattait avec la violence que l'on sait sur la table autour de laquelle étaient assis les membres du Conseil de la Société des Nations, c'est sur la Société des Nations elle-même, que cette fois, il s'abattra.

Car, et de cela il faut que l'on se persuade, — le complot tramé par les « *Compagnons du Désespoir* » et que découvrit si opportunément ce grand détective, cet ardent patriote qu'est James Nobody ; n'est pas une fiction... il est un fait !

Pour s'en convaincre, il n'est que d'observer ce qui se passe à l'heure actuelle en Allemagne où, sans mâcher les mots, ouvertement, les nationalistes, — étant le nombre, ils sont la force, — parlent d'instaurer une dictature, laquelle, naturellement, sera essentiellement militaire.

Que se passera-t-il ensuite ?

Comment réagira l'Allemagne ?

Poser ces questions, c'est les résoudre !

Car, de même qu'elle n'a jamais admis les amputations territoriales qu'elle a subies du fait de sa défaite, jamais elle n'admettra, — et cela quelles que soient les décisions adoptées par la Confé-

rence des Experts, — de payer pendant vingt-sept ans encore, les sommes énormes qu'elle doit aux Alliés.

Elle signera tout ce qu'on voudra, certes. Une signature est si facile à donner...

Mais quant à tenir la promesse au bas de laquelle elle aura apposé sa signature, cela est une autre affaire.

De même qu'elle a renié ses signatures précédentes, elle reniera celle-là également.

Seuls, pourront s'en montrer surpris, ceux qui croient, — ou qui affectent de croire, — en sa bonne foi.

De même qu'en 1914, ceux-là nient le danger.

Car, — *et je m'en voudrais de ne pas insister sur ce point*, — notre malheur est tel, que ce sont les mêmes hommes qui, en 1914, présidaient à nos destinées, que nous retrouvons au pouvoir aujourd'hui.

La sanglante leçon du passé ne leur a pas servi...

Pour la plupart d'entre eux, le Parti passe avant la Patrie, et leur intérêt particulier, avant l'intérêt général.

Cette conception du devoir n'est pas la nôtre.

Car si, comme eux, plus qu'eux peut-être, nous haïssons cet abominable fléau qu'est la guerre, nous ne la craignons pas.

Or, qu'ils le sachent : *par cela même qu'ils ont « saboté » notre victoire, par cela même que, après s'être mis à plat ventre devant l'Allemagne, ils sont allés de renoncements en renoncements, par cela même qu'ils ont toléré, — quand ils ne les imposaient pas eu mêmes, — toutes les infractions au traité, par cela même que aux yeux de l'histoire ils font figure de pleutres ; devant l'histoire également, ils porteront la responsabilité écrasante de l'inéluctable catastrophe qui, tôt ou tard, se produira.*

L'évacuation de la Ruhr est leur fait !

De même la suppression des Commissions de contrôle en Allemagne !

Pour leur complaire, on a « reconnu » officiellement le régime des Soviets et obligé le Président de la République Française à recevoir l'ambassadeur du Gouvernement qui, en pleine guerre, a poignardé la France dans le dos, par le fait même qu'il a signé le honteux traité de Brest-Litowsk !

Après quoi, ils ont réhabilité les traîtres et les déserteurs de la guerre !

Voilà pour le passé...

Ce qu'ils exigent aujourd'hui, c'est que, bénévolement et sans aucune contre-partie, nous renoncions au seul gage qui nous reste : *la rive gauche du Rhin*.

Que demanderont-ils demain ? Nul ne le sait...

Mais qu'ils prennent garde...

Qu'ils prennent bien garde !...

Car, latente, imprécise mais réelle, dans l'ombre, continue à se profiler la menace allemande ; cette menace qui, demain, se pourrait traduire par cette horreur sans nom, génératrice de la plus effroyable des hécatombes, que serait la « guerre des gaz ».

Cette fois, ce n'est plus quinze cent mille morts que nous aurions à déplorer...

C'est par millions que, en une seule nuit, — nuit d'angoisse et d'épouvante, — que tomberaient assassinés par les gaz asphyxiants, nos concitoyens.

Les grandes villes qui gardent les marches de la France et Paris, lui-même, — ce Paris qui, par le seul fait, qu'il tient si haut le flambeau de la civilisation, fait notre orgueil et notre joie, — seraient anéantis en un clin d'œil.

Car, là où passent les gaz, rien ne subsiste... Est-ce vraiment là le résultat que veulent obtenir ceux qui, en France, ou ailleurs, feignent d'oublier le vieil adage : « *si vis pacem para bellum* ».

S'il en est ainsi, que leur responsabilité leur soit légère...

Mais s'il en est autrement, si, comme nous ils pensent que le pacifisme est un leurre, qu'ils agissent en conséquence...

Ce n'est pas à l'heure où toutes les puissances, — l'Allemagne y compris, — intensifient leurs armements, qu'il convient de désarmer la France.

Pour avoir la paix, il faut pouvoir l'imposer... C'est là une vérité première.

Le jour où l'Allemagne saura que nous sommes prêts à lui rendre coup pour coup, le jour où elle comprendra que, en face d'elle, elle trouvera autre chose que des pacifistes bêtards, le jour où elle s'apercevra que, prêtes à la riposte, notre industrie chimique et notre aviation seront susceptibles de lui infliger les plus dures représailles ; ce jour-là, elle comprendra... et se tiendra tranquille.

Mais jusque-là, elle ne perdra rien de sa superbe, et, dans l'ombre, comme par le passé, elle continuera à préparer sa revanche...

Mais qu'elle le sache...

Dans l'ombre également, demeurent ouverts des yeux à qui rien n'échappe, des yeux où, par moments, la pensée se traduit en éclairs fulgurants, des yeux qui, analysant ses moindres gestes, en extraient la quintessence, prévoient leur portée, et, par cela même, en annihilent les effets, des yeux que la mort seule pourra fermer...

Les yeux des agents des services secrets de l'Entente...

Et parmi ceux-là, plus acérés et plus ouverts que jamais, les yeux de James Nobody...

Vous en aurez bientôt la preuve (1) !



1 — Comme bien on pense les révélations qui précèdent, ne pouvaient me laisser indifférent.

Encore que leur authenticité fût, pour moi certaine, indubitable, je pris la décision de faire un voyage d'études en Allemagne.

Ce voyage s'avéra à ce point si intéressant ; il comporta tant d'enseignements, et de genres si divers, que je résolus incontinent j'en faire part à mes lecteurs, dès mon retour.

C'est pourquoi j'ai écrit à leur intention :

GARDE À VOUS !

Ce livre qui paraîtra bientôt constituera sans nul doute, étant données les photographies, — *elles sont toutes de source allemande*, — qui l'agrémentent et l'authentifient, le reportage le plus sensationnel de l'année.

De plus, il confirmera, — revues et amplifiées, — les déclarations qui précèdent, lesquelles, on a pu s'en rendre compte, sont singulièrement inquiétantes...

Depuis la révélation de Rathenau — le ministre allemand des Affaires étrangères assassiné en 1922 — les mystérieux « 72 » censés diriger le monde ont tenu en échec la sagacité des commentateurs. [...]

[...]Mais précisément, puisque c'est de la bouche de Walther Rathenau que sortit la vérité, disons de lui ce qu'il convient de savoir. C'est grâce à sa compagne, l'Autrichienne Irma Staub (née en effet à Vienne et non pas à Potsdam comme beaucoup l'ont affirmé) que nous connaissons ceux qui armèrent ses assassins. Irma Staub avait été un redoutable agent secret pendant la Première Guerre mondiale, et ses exploits lui avaient valu le surnom de « *Fräulein Doktor* », Elle était devenue, sur ordre du Kaiser, la maîtresse du Juif Walther Rathenau, en septembre 1918.

Le 24 juin 1922, le *grand* Israélite tombait sous les coups de fous pangermanistes « *appartenant à la Sainte-Vehme* » ! C'est du moins ce qu'on conclut officiellement... Lui, dans son agonie, avait bien désigné ses véritables meurtriers, et s'agissant des jeunes fanatiques qui avaient tiré sur lui, il eût pu dire : «

Pardonnez-leur. Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Par une cruelle ironie du destin. Ernst von Salomon, complice de l'assassinat de Rathenau — et qui savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le caractère « mythique » de la Sainte Vehme... — avait d'abord été fasciné par un livre de sa victime (*Des choses futures*) paru en 1917, et dont il raconta dans les *Réprouvés*, l'impression qu'il lui fit :

« *Les premières phrases du livre où il était souligné qu'il s'agissait ici de choses matérielles mais traitées du point de vue spirituel, me remplirent d'un bizarre contentement ; C'était justement cela qu'il me semblait bon et utile de lire à l'heure présente.*

« *Il régnait dans cet ouvrage un ton de discrète insistance, il était écrit sans la moindre recherche plastique et sans la moindre emphase ; Les rares passages où brillait la chaude lumière d'un optimisme rayonnant restaient encore voilés d'une mélancolie qui, très vite, éveilla un écho en moi. Je désirai entendre cette voix lointaine, passionnée, soutenue, me parler des choses futures (...).* » Sans doute est-ce cet espoir que les 72 avaient décidé de tuer...

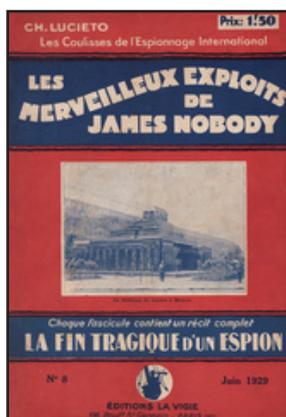
Quant à Irma Staub, ayant pu recueillir et le dernier souffle et les dernières paroles de l'homme auquel elle s'était dévouée — corps et âme, cœur, chair et cerveau — elle s'était enfuie d'Allemagne, se sachant elle aussi visée par les initiés noirs de Seth, le dieu égyptien à la tête d'âne... Car c'était bien de cela qu'il s'agissait !

Jean Robin ; *Hitler, l'élu du Dragon*. Edition numérique Lenculus Mars 2009, p. 11.



Lire dans le Numéro de juin :

« LA FIN TRAGIQUE D'UN ESPION »



CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

**LES MERVEILLEUX EXPLOITS
DE JAMES NOBODY**

Déjà parus :

- N° 1. — **Un Drame au War-Office.**
- N° 2. — **Le Courrier du Tzar.**
- N° 3. — **Au Pays de l'Épouvante.**
- N° 4. — **La Louve du Cap Spartiventi.**
- N° 5. — **La Momie sanglante.**
- N° 6. — **Les Compagnons du Désespoir.**

Pour paraître successivement :

- N° 8. — **La Fin tragique d'un Espion.**
- N° 9. — **L'Effroyable Drame de Malhem.**
- N° 10. — **Les Vengeurs d'Isis.**
- N° 11. — **Un Drame au Quartier général du Kaiser.**
- N° 12. — **Le Secret du Fellah.**

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions " *La Vigie* " 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.
Six mois (6 numéros) **8** francs.

*Toutes les recensions ou rééditions numériques
de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.
On retrouvera toutes ses publications sur le site <http://the-savoisien.com/>*

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

L'ESPION DU KAISER

60.000 Exemplaires vendus.

Chaque volume, broché **12 fr.**

